



A mes jeunes amis

Marceline Desbordes -Valmore

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

A mes jeunes amis

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver

entre vos mains.

Consignes d'utilisation

t)c?<bDorie*:>-\\

"bvmûv

ik&iStilB

im ^xvsrs Àts«

PARIS. —IMPRIME*n*E ET FONDERIE DE G. DOYEN,

KCS SAINT-JACQITES, «* 38.

\\' «îws/ow^lc U^ev^tuM/ew l^^aÂ^^ RrcWW.

Kj'!-^_^

£l î Im librairie ^Vnlralc Pliais Boyol .

THE NEW lOBi:

I PUBLIC LIBRARY

ASTo8. LENOX AND & IMl L

AVERTISSEMENT

Il n'est aucun amateur de poésies qui n apprécie à leur juste valeur celles de M" Desbordes-Valmore. Pleines de grâce , de naturel , ses élégies , ses idylles et ses romances , vont chercher jusqu'au fond du cœur tout ce qu'il y a de tendre : il semble que sa douce et molle rêverie vous console , que sa mélancolie vous at-

tire , et que sa profonde sensibilité vous fasse connaître un genre de plaisir mêlé de tristesse, dont le charme est aussi vrai qu'il est durable. Il n'est pas non plus une femme, qui ne soit tourmentée

d'un regret ou d'un souvenir, qui n'aime à lire M^r Valmore ; pourtant sa plume élégante et facile n'a point dédaigné de s'entretenir avec l'enfance, et, jusque dans ses naïves leçons, on retrouve , on reconnaît une de nos sommités littéraires. J'ai cru faire plaisir aux mères de famille en formant à part un volume, seulement destiné à la jeunesse : elle y trouvera , sous la forme d'une morale aimable, d'utiles et de sages conseils. Oui sait si la lecture du Petit Menteur n'arrêtera pas l'enfant, qui, atteint de ce vice, n'aurait, en devenant homme , ni foi, ni parole ? Son jeune Écolier est une critique vraie d'un défaut bien commun, d'un défaut d'une immense importance, puisqu'il entraîne avec lui la perte du temps, perte qui ne se répare jamais. Le Jeune Ambitieux corrigera moins

^ vn €^

sûrement peut-être; c'est une passion difficile à détruire, même dans l'enfance; mais, quelque peu profitable que soit cette spirituelle leçon , elle fera, j'en suis sûr, naître le sourire sur plus d'une bouche enfantine. A ce sourire succédera un attendrissement profond et doux à la lecture d! Un jour de deuil ^ du Vieux Crieur du Rhône, du Départ 9 A mes enfans, et de son iSb^r d'été. Sans doute il est impossible de se décider à faire un choix parmi tant de pensées nerveuses, de mots si aimables et si tendres, qui révèlent que Dieu, en faisant M^r Desbordes- Valmore poète, la fit aussi mère tendre ; et dévouée. Il semble que sa charmante supériorité soit alors seulement faite pour parler à

l'enfance: c'est le mot qu'elle comprendra mieux, l'expression qui la touchera davantage , qui se

vin

trouvent au bout de sa plume : elle sait la faire sourire, mais elle sait aussi l'attendrir. Comme elle va l'intéresser à ce pauvre Papillon ma-' lade! Quelle jeune tête, même la plus légère, qui ne plaindra pas cette imprudente Abeille qui va trouver la mort au sein d'une volupté trompeuse! Toutes les jeunes âmes voudraient l'arrêter. Le l'œil de mon enfant est un petit chef-d'œuvre qui semble sortir du cœur d'une mère. Quelle immense douleur se révèle dans ces vers, dont on redouterait peut-être la mélancolie pour la jeunesse, si on ne savait qu'à peine entré dans la vie, on aime déjà à verser ces larmes qui vous font à la fois mal et plaisir! Quelle jeune fille n'aimera pas davantage celle à qui elle doit la vie, après avoir lu les Deux Mères et le Pressentiment ! Que son Pélican est

^ IX c<

intéressant dans son dévouement, connu , il est vrai , mais qui semble nouveau tant il y a de nouveauté et d'expression dans tout ce qui est écrit par notre aimable poète !

J'ai joint à ce volume \ Incendie ^ dont la description est si effrayante et si touchante à la fois. Il est difficile d'être resté quelque temps à Lyon sans avoir entendu ce cri sinistre : le feu! Au feu! qui vous arrache au sommeil , et fait paraître le danger comme personnel. Les cris sont accompagnés par des clochettes, tocsins ambulans , qui réveillent à la fois la terreur et le courage. Le Philosophe sans le savoir est presque une petite nouvelle , dont l'obscur héros , pour être un chien , n' en est pas moins inté-

ressant. M^{'''}Valmore a su donner un intérêt puissant à ses douleurs, et il est à croire que

plus d'un jeune lecteur voudrait avoir un am aussi fidèle que le pauvre Félix. En offran donc à la jeunesse ce volume , seulement fbmw pour elle, je suis sûr de m' assurer l'approbation des parens , et la reconnaissance de ceux à qui on fera ce charmant cadean. Heureux l'éditeur (fui, en faisant l'éloge d'un auteur, est sûr, comme moi) d'avoir un écho dans tous les cœurs sensibles !

LE PRESENTIMENT

'est en vain que l'on nomme erreur

Cette secrète intelligence j Qui , portant la lumière au fond de notre cœur^ Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance, (j est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir ; Cest un subit effroi dans une ame paisible^

Enfin j c'est pour l'être sensible

Le fantôme de l'avenir.

Pressentiment^ dont j'éprouvai l'empire^ Oh ! qui peut résister à tes vagues douleurs?

Encore enfant, tu m'as coûté des pleurs^ Et de mon front joyeux tu chassas le sourire.

Oui, je t'ai vu, couvert d'un voile noir, Aux plus beaux jours de mon jeune âge y Tu formas le premier nuage

Qui des beaux jours lointains enveloppa l'espoir.

Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse }

Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs^ Et je voyais
la riante jeunesse

Accourir en dansant pour me jeter des fleurs. Au sein de mes
chères compagnes , Gourant dans les vertes campagnes, Frap-
pant Tair de nos doux accens.

Qui pouvait attrister mes sens ?

Gomme les fauvettes légères Se rassemblent dans les bruyères
, La saison des fleurs et des jeux Rassemblait notre essaim
joyeux.

Un jour, dans ces jeux pleins de charmes,

Je cessai tout-à-coup de trouver le bonheur;

J'ignorais qu'il fût une erreur.

Et pourtant je versai des larmes !

Eh reveoïntje ralentis mes pas; Je remarquai dujour le feu
prêta s'éleindre, Sa chute k l'horizon, qu'il regrettait d'atteindre;
Mes compagnes dansaient... moi , je ne dansai pas.

Un mois après, j'errai dans ce lieu solitaire; Hélas I ce n'était
plus pour y chercher des fleurs : La mort m'avait appris le secret
de mes pleurs , Etj'étais seule au tombeau de ma mère!

QUI NE SONT PLUS

Bien plus heureux que nous, toi n'as-tu fait que tremper tes
lèvres dans* cette coupe d'amertume qu'il nous faut épuiser.

H. CiiMifcaF , MûnUtr» pnttttoMt.

ous ! à peine entrevus au terrestre séjour^ Beaux enfans !
voyageurs d'un jour^ Quand les astres sont purs^ dans leurs
tremblantes flammes Voit-on flotter vos jeunes âmes?

Vous qui passez comme les fleurs ,

Qui ne semblez toucher la terre

Que pour vous envoler tout baignés de nos pleurs,

Enfans , révèlez-nous le triste et doux mystère D'une appari-
tion qui &it rêver le ciel^ Et de votre départ si prompt et si cruel.

Eh! comment voyons-nous nos plus pures délices

Se changer en amers calices

Pleins d'inépuisables regrets ?

De ces sources de pleurs contez-nous les secrets. Fleurs des
tendres amours ! ne laissez-vous de traces Que vos chastes bai-
sers ^ que vos tranquilles grâces ^ Vos larmes sans remords^ vos
voix d'anges mortels^ Qui font des cœurs aimans vos douloureux
autels?

Sous une forme périssable , N'êtes-vous pas des cieux les
jeunes messagers ?

Et vos sourires passagers Portent-ils de la foi l'empreinte ineffaçable?

Yenez-vous en courant dire : « Préparez-vous ! « Bientôt vous quitterez ce que l'on croit la vie; « Celle qui vous attend seule est digne d'envie :

« Oh! venez dans le ciel la goûter avec nous!

« Ne craignez pas^ venez I Dieu règne sans colère ;

c De nos destins charmanavous aurez la moitié.

« Celui qui pleure , hélas ! ne peut plus lui déplaire ,

« Le méchant même a part dans sa' pitié.

« Sous sa main qu'il étend toute plaie est fermée ; « Qui se jette en son sein ne craint plus l'abandon ^ « Et le silloA cuisant d'une larme enflammée « S'ef&ce au souffle du pardon.

« Embrassez-nous ! Dieu nous rappelle :

« Nous allons devant vous ; mères ^ ne pleurez pas ! (c Car vous aurez un jour une joie immortelle ^ « Et vos petits enfans souriront dans vos bras. »

Ainsi vous nous quittez'^ innocentes coFombes , Et sur nos toits d'exil vous planez un moment^ Pour écouter peut-être avec étonnement Les cris que nous jetons à Pentour de vos tombes. Ah ! du moins emportez au sein de notre Dieu Les sanglots dont la terre escorte votre adieu.

Allez du moins lui dire : « Il est toujours des mères, « Des femmes pour aimer^ pour attendre et soufSrir ; ((Pour acheter long-temps^ par des peines amferes ,

« Le bonheur de mouïûr ! > »

Ah ! dites-lui : a Toiijours les hommes sont à platndi^e^ « En vous nommant, Sei|;neur , ils ne s'entendent pas : « Plus faibles qoe l'enfant dont vous guidez les pas,

« On ne leur appri&nd qu'à vous craindre.

« Et nous avons tremblé de demeurer long-temps , ((De nous perdre sans vous dans leurs sombres vallées^ « Et nous avons quitté nos mères désolées :

<(Dieu ! versez quelque espoir dans leurs cœurs palpitau s, « Elles pleurent encore] » Il est trop véritable : De vos berceaux déserts le vide épouvantable Les fait long-temps movurir^ et crier à genoux : « Nous voulons nos enfans l Nos enfans sont à nous î »

Mais Dieu pose sa main sur leurs yeux pleins de larmes; Il éclaire, il console , il montre l'avenir ^ L'avenir dévoilé resplendit de vos charmes ,

Et l'espoir, goutte à goutte, endort le souvenir. La promesse qui les enchaote Les suit jusque dans leur sommeil; El cette parole touchante Les soutient encore au réveil :

« Laissez venir à moi ces jeunes créatures , •I Et jevouslesrendrai;mères,nepleurezpas !

« Priez ! Dieu vous rendra vos amours les plu»] « Et vos petits enfâns souriront dans vos bras. »

L'IDIOT

A MADAME PAULINE DUGHAMBOE.

VEG Taube toujours ta plainte me réveille; André ! toujours ton nom tourmente mon oreille ; Car toujours sans pitié ^ persécuteurs en fans ^ Vous brisez son sommeil par vos cris triomphants.

Il dormait. De la nuit la fraîcheur salubre Peut-être dans son sein versait un songe heureux. Quel autre bien attend l'oi^phelin solitaire ?

Son réveil est si douloureux !

Dans le sommeil du moins ; l'oubli vient; le sort change ;

Et, couché sur la terre où le soleil a lui^ Qui sait s'il ne voit pas un Ange Sourire ou pleurer avec lui?

Pourquoi faire envoler son erreur décevante ? Regardez^ inhumains^ cet être languissant ^ Gomme un chevreuil blessé que la meute épouvante , Essayer pour vous fuir un effort impuissant.

Eh ! que vous a-t-il fait? Laissez passer sa vie

Sous le nuage triste où Dieu Tenveloppa :

Il n'a plus sa raison que le malheur frappa ;

Mais votre voix est dure; et tout ce qu'il envie ,

C'est l'indulgent silence } il parle au malheureux ^

Il assoupit l'éclat de vos rires affreux.

Quand vous l'avez blessé de vos cruelles armes ,

André frappe son cœur où s'amassent ses larmes.

L'homme^ pour tous ses jours en apporte en naissant;

C'est le calice amer où son orgueil s'abreuve }

Bientôt^ jeunes railleurs^ vous en ferez l'épreuve ,

Et le plus gai de vous s'en ira gémissant.

Vos teints de fleurs , vos jeux, votre éclatante joie , Votre âge
audacieux , qui croit régner toujours , Du temps qui raille aussi
seront bientôt la proie :

Vous serez vieux dans quelques jours.

Des vieillards assis sur les places,

A Tombre des ormeaux vivaces

Qu'ils y plantèrent autrefois , Vous aurez la langueur et les débiles
voix ; La vie à vos regards retirera ses flammes } Vous croirez
que l'oiseau vous refuse son chant ; Quelque chose d'amer
coulera dans vos âmes ,

Car vous direz : Je fus méchant !

Dieu plaindra du roseau le naufrage rapide , Bien qu'il fasse en
tournant rire les matelots ! « Qu'eût-il vu^ disent-ils, dans son
destin timide? n eut bordé la rive et caressé les flots ! »

Triste un jour comme André, je suivis sa détresse

Loin de la ville heureuse elle nous égara.

L'église du coteau fit rêver sa tristesse; j Il salua l'église^ et puis il soupira.

Chancelant et courbé sur son appui de firène ^ Il s'arrêtait pensif^ il cueillait une fleur ; Et du jeune idiot la mousse et le troène Couronnaient la pâleur.

Le vent qui passe et courbe la verdure Etonnait son oreille; il cherchait ce murnujre y Et comptait sur ses doigts le brisement égal De l'eau dans les cailloux épurant soa cristal. Le jeu d'un papillon^ qui planait sur sa tête^

Le fit rire et tourner long-temps ; Il agitant ses mains avec un air de fête ; Et puis il oublia l'envoyé du printemps.

Il dansa. Pauvre André ! La lointaine nuisette. Lui disait que la danse avait frappé ses yeux : La mémoire entendait , mais l'ame était muette ;

Le danseur n'était point joyeux.

Sa faiblesse inclinée au bord de la fontaine

Y suspendit mes pas 5 Seul , à quelque ombre amie il racontait sa peine ^

Car il parlait tout bas.

« Peut-être^ me disais-je ^ heureux sous sa couronne ^ Plus légère à son front que le bandeau d'un roi^ Il rend grâce k l'air libre et pur qui l'environne; A Vimage d'un homme il sourit sans effroi. »

Tout-à-coup^ de ses fleurs la parure éphémère IVun souvenir aigü sembla le déchirer; 11 étendit les bras en s' écriant : Ma mère

! Et plus faible et plus pâle il s'assit pour pleurer. Dans le ruisseau long-temps je vis tomber ses larmes ; A leur chute rapide André trouvait des charmes , Et curieusement les regards couler. ^ La pitié m'oppressait; je ne pouvais parler.

« André ! lui dis-je enfin ^ retourne vers la ville. Ne crains-tu pas la nuit passée hors des remparts ? Vois-tu les habitans rentrer de toutes parts ?

André s'endort comme un enfant paisible ^ Qu'a réveillé quelqu'importun flambeau.

Vous que je ne hais plus^ car vos yeux sont humides^ Des pleurs d'un insensé vous voilà moins avides ? Oui ; croyez-moi j le cœur survit à la raison : C'est là que se retire un reste de lumière

Qui doit échapper à la terre :

Toujours d'un dard moqueur on y sent le poison !

G mes jeunes amis j prenez bien sa défense !

Nés sur le même sol^ charmez sa longue enfance; Sous vos toits généreux qu'il entre quelquefois ! Enfants^ ne raillez plus ses naïves chimères; Éveillez sur son sort la pitié de vos mères , Et^ quand je serai loin ^ rappelez-lui ma voix : Cette voix triste est douce à l'indigent timide; Le pauvre aime l'accent ému de sa douleur.

Vous-mêmes y croyez-moi y souvent un humble guide - Peut en vous éclairant vous conduire au bonheur\

Qu'en aura-t-il de bon ? L'homme, d'ici qu'il se demande Le demande au breuvage à ses lèvres promis :

P)us tard il le demande k des sooges amis; HéUs! il le demande encor quand il expire !

André l'attend aussi ; comme un frêle arbrisseau, Jeté sur un terrain aride, - Sous l'ardent soleil qui le ride , Attend la fraîcheur du ruisseau ; Sa jeunesse se fane et tombe Sans éclat, sans sève, sans fruit ; Et, loin du monde et loin du bruit, André l'attend sur une tombe !

LA

VALLÉE DE LA SCARPE

ON beau pays, mon frais berceau ;

Air pur de ma verte contrée^

Lieux où mon enfance ignorée

Coulait comme un humble ruisseau !

S'il me reste des jours ^ m'en irai-je, attendrie^ Errer sur vos chemins qui jettent tant de fleurs 5 Keplonger tous mes ans dans une rêverie OÙ Famé n'entend plus que ce seul mot : a Patrie ! »

Bt ne répond que par des pleurs ?

Ciel !... un peu de ma vie ira-t-elle, paisible^

Se perdre sur la Scarpe au cristal argenté ?

Cette eau qui m'a portée^ innocente et sensible ^ Frémira-t-elle un jour sous mon sort agité?

Entendrai-je au rivage encor cette harmonie ^ Ce bruit de l'univers^ cette voix infinie^ Qui parlait sur ma tête et chantait à la fois Gomme un peuple lointain répondant à ma voix ?

Quand le dernier rayon d'un jour qui va s'éteindre Golore^l'eau qui tremble et qui porte au sommeil; O mon premier miroir ! 6 mon plus doux soleil ! Je vous vois... et jamais je ne peux vous atteindre! Mais cette heure était belle , et belle sa couleur : Dans son doux souvenir un moment reposée ^ Elle passe à mon ame ainsi que la rosée

Passe au fond d'une fleur^ D'un repentir qui dort elle suspend la chaîne ^ Pour la goûter en paix le temps se meut à peine ^ Non , ce n'est pas la nuit, non , ce n'est pas le joifr ; C'est une douce fée , et je la nomme : Amour !

Cest l'heure où Tame en vain détrompée et flétrie

Rapelle en gémissant l'ame qu'elle a chérie. ^

Oh! qui n'a souhaité redevenir enfant I

Dans le fond de mon cœur que je le suis souvent!

Mais comme un jeune oiseau^ né sous un beau feuillage;

Fraîchement balancé dans l'arbre paternel^

Supposait à sa vie un printemps éternel y

Et qui voit accourir l'hiver dans un orage ,

J'ai vu tomber la feuille ^ au vert pur et joyeux^

Dont le (î^missement plaisait à mon oreille^

Du même arbre aujourd'hui la fleur n'est plus pareille :

Le temps ; déjà le temps a-t-il touché mes yeux?
Du moins ^ là-bas^ dans Fombre^ où par lui tout arrive ^
Si mes pas cliancelans tombent avant le soir^
n est doux en fuyant de regarder la rive
Où naguères l'on vint jouer avec l'espoir.
Là^ de la vague enfance un regret qui sommeille
Dans les fleurs du passé tout-à-coup se réveille ;
n reparait vivant à noà yeux d'aujourd'hui ;
On tend les bras ^ on pleure en passant devant lui !
Ce tendre abattement vous saisit-il ^ mon frère ^
Le soir , quand vous passez près du seuil de mon père ?
Croyez-vous voir mon père assis ^ calme y rêveur?
Dites- vous à quelqu'un : « Elle était là ^ ma sœur ! i>
Eh bien ! racontez-moi ce qu'on fait dans nos plaines ;
Peignez-moi vos plaisirs ^ vos jeux ^ surtout vos peines.
Dans l'église isolée... où tu m'as dû adieu ^
Mon frère , donne encor à Faveugle qui prie :
Dis que c'est pour ta sœur; diS; pour ta sœur chérie ;
Dis que ta sœur est triste y et qu'il en parle à Dieu !
Et le vieux prisonnier de la haute tourelle

Respire-t-il encore à travers les barreaux?

Partage-t-il toujours avec la tourterelle

Son pain , qu'avaient déjà partagé ses bourreaux ?

Cette fille de l'air^ à la prison vouée ,

Dont Taile palpitante appelait le captif^

Etait-ce une ame aimante au malheur envoyée?

Etait-ce l'espérance au vol tendre et furtif ?

Oui ; si les vents du nord chassaient Toiseau débile« ^ L'œil perçant du captif le cherchait jusqu'au soir 5 De l'espace désert voyageur immobile^ Il oubliait de vivre } il attendait l'espoir. Car toujours jusqu'au terme où nous devons atteindre ^ Jusqu'au jour qui n'a plus pour nous de lendemain ^ Le flambeau de l'espoir vacille sans s'éteindre ^ Comme un rayon qui part d'une immortelle main.

Et lui^ voit-il encor la froide sentinelle

Attachée en silence^ au cercle de séjours ?

D'une faute expiée est-ce l'ombre éternelle ?

Sur ces rêv^ troublés veille-t-elle toujours ?

Regarde-t-il encor sous sa demeure sombre

Les fleurs?... Libre du moins ^ toi ^ tu les cueilleras !

Oh ! que j'ai vu souvent ses yeux luire dans l'ombre ^

Étonnés qu'un enfant vînt lui tendre les bras !

Il me montrait ses mains l'une à l'autre enchaînées ;

Je les voyais trembler^ pâlea et décharnées:

Au poids de tant de fer joignait-il un remord?

)» 54 «es

Est-il heureux enfin? est-il libre? est-il mort? Que j'ai pleuré
sa vie ! 6 Liberté céleste !

Sans toi^ mon jeune cœur étouf&it dans mon sein ; Je t'im-
plorais au pied de ce donjon funeste.

Un jour... as-tu ^ mon frère ^ oublié ce dessein? De la déesse
un jour tu me montras l'image:

O Dieu ! qu'elle était belle! Arrivais-tu des cieux ^ Liberté y
pour ouvrir et pour charmer les yeux? Dans nos temples d'alors
on te rendait hommage ; Partout l'encens y les fleurs y l'or mûri
des moissons y Les danses du jeune âge et les jeunes chansons ,
Partout l'étonnement y le doux rire des Grâces y Partout la foule
émue à genoux sur tes traces !

Et je voulais courir, pour le vieux prisonnier, Te chercher par
le monde où l'on t'avait revue ; Te demander pourquoi, dans nos
champs revenue, A bénir ton retour il était le dernier ?

Doux crime d'un enfant ! clémence aventureuse ! Je t'aime, un
jour entier tu m'a» rendue heureuse !

Toi dont le cœur naïf y prêta du secours y

Hoa frire ^ dans mes vœux reconnais*moi toujours.

Que jamais sur ta vie une grille inflexible

N'étende son voile de fer !

Sois libre ^ et que le sort content^ s'il est possible y N'ajoute plus tes maux à ce que j'ai souffert !

On m'arrêta fuyante ; et^ craintive, à ma mère Je fus à jointes mains conduite vers le soir. Omère I trop heureuse encorpeme revoir , Sa tremblante leçon ne me fut point amère } Gar^ de mon front coupable en détachant les fleurs, Pour cacher son sourire elle baisa mes pleurs.

J'oubliai mon voyage , et j'ionaisa soufB*ance, Vieux captif! et jamais ton doux nom, Liberté I Et jamais ton pardon de nM>n cœur regretté^ Ma mère ! et ton beau rêve envolé , belle France ! Et la leçon : « Ma fille, où voulez-vous courir? » Votre idole n'est pas où vous pensez l'atteindre.

01 56 ci<

« Un flambeau vous éclaire, et vous alliez l'éteindre : « Ce flambeau y c'est ma vie, et je n'ai qu'à mourir , « Si vous m'abandonnez. Pour vous , chère ingénue , « Livrée à des regrets que vous ne savez pas^ M Sous le toit déserté , faible et traînant vos pas ,

« Trop tard vous seriez revenue.

« Vos yeux à peine ouverts égarent vos jours ^ « Enfiain, si près de moi vous ne marchez toujours.

((La Liberté, ma fille , est un ange qui vole)

a Pour l'arrêter long-temps la terre est trop frivole ;

« Trop d'encens lui déplaît, trop de cris lui fout peur \

« Elle étouffe en un temple , et sa puissante haleine ,
 « Qui cherche les parfums et l'air pur de la plaine,
 « Rafraîchit en passant le front du laboureur.
 ((On dit qu'elle descend rapide, inattendue;
 «c Que son aile sur nous repx>se détendue....
 tt Hélas 1 ou donc est-elle? en vain j^uvre les yeux ;
 « En vain , dit-on : «Voyez! » Je ne la vois qu'aux cieux.
 « Loin y bien loin des palais, au toit du pauvre même ,
 o Où l'on travaille en paix, où l'on prie , ou l'on aime ,
 a Où l'iadigeDce obtieot une obole et des pleurs ,
 E La Déesse en silence aime à jeter ses fleurs;;
 ■ Les fleurs tombent sans bruit, et de peur de l'envie,
 a On les effeuille k Dieu, qui dit : a Cache ta vie. »
 a Ainsi priez , ma fille^ et marchez près de moi :
 (Un jour tout sera libre , et Dieu seul sera roi. d

A MES SŒURS

A MES SCEURS.

'étais enfant; l'eniance est écouteuse ; Sur notre beau navire
 emporté par les vents ^ En^e le ciel et Fonde et nos destins mou-

vans y Les vieux marins charmaient la route aventureuse ^ Le
soir sous le grand mât circulaient leurs récits : Je n'avais plus de
peur alors qu'entr'eux assis Des voyages lointains ils commen-
çaient Thistoire. Us ne mentaient jamais ; je veux toujours le
croire ; Et y quand l'heure avec nous s'envolait sur les flots ^ On
appelait en vain y parmi les matelots y Un jeune passager dont la
vue attentive

Poursuivait tristement la vague fugitiv e :

On eût dit que si jeune ^ et si triste ^ et si beau ^

Sur cette route humide il voyait un tombeau.

Un soir que le vaisseau^ bondissant sous ses voiles^ Formait
un long sentier tout scintillant d'étoiles^ En regardant Couvrir ce
sillage éclatant^ Je disais : Conduit-il au bonheur qui m'attend?
Je croyais qu'une fée, en épurant les ondes ^ Pour tracer au na-
vire un lumineux chemin^ Brûlait des lampes d'or sous les
vagues profondes; Et moiypûiu^^ihn bénir ^ je lui tendais la
main.

A mes yeux fascinés la belle Néréide

Errait^ sans se mouiller^ dans son palais humide ;

Je voyais son front calme orné de diamans^

Et dans- le frais cristal glisser ses pieds charmans.

Je tressaillais de crainte , et de joie et d'envie;

J'aurais voulu près d'elle aller passer ma viej

Car je rêvais encor ces contes qu'autrefois^

I o> 43 iC(

Pour m'endormir^ ma mère enchautait de sa voix !

Peut-être à mon berceau quelque aimable marraine

D'un talisman secret avait doté mon sort ;

Peut-être que des flots elle était souveraine j

Et que ses doux regards me protégeaient encor. . .

Un soupir dissipa la scène de féerie :

Le j eune homme sur Tonde était aussi penché ;

Je me souvins alors que je l'avais cherché^

Et que l'on m'envoyait troubler sa rêverie;

Car déjà le soleil s'éteignait dans les flots ^

Et les récits du soir charmaient les matelots.

« VienS; lui dis-je^ on t'attend. Vois !la mer est tranquille;
faut conter : pom*quoi ne parles-tu jamais ?

Des joyeux passagers quelle douleur t'exile ? Pleures-tu ton
pays ? eh bien ! si tu l'aimais y Viens-en parler long-temps. Moi,
j'ai quitté la France, Mais j'en parle, et la plainte éveille l'espé-
rance. Vois-tu : le même ciel nous aime et nous conduit; ^ L'é-
toile qui m'éclaire est celle qui te luit;

Sa lueur au navire annonce un vent prospère^

Et moi^ je reverrai la maison de mon père !

Toi^ n'as-tu pas un père? et n'est-ce pas pour lui

Que l'on t'a vu prier en pleurant aujourd'hui?
Ne pleure plus. Ecoute! on chante au bruit des ondes !
Que cet air est charmant ! c'est un écho français ;
Dans nos humbles vallons que je le chérissais !
Viens l'apprendre : il t'appelle, il faut que tu répondes.»
Et le jeune inconnu, moins fîrrouche à ma voix,
Vint au cercle conteur prendre place une fois.
Ce qui m'a fait pleurer, jamais je ne l'oublie : C'est un songe du
cœur, il survit au réveil.
Si le charme» jen pouvait deux fois étxe pareil. Mes sœurs , je
vous dirais, dans sa mélancolie, Ce songe, qu'en parlant j'écoute
encor tout bas^ Mais il est des accens que l'on n'imite pas !

UN JOUR DE DEUIL

UNE MERE

ENTRONS^ mes chers enfans; delà foule éplorée Laissons les
flots émus s'écouler loin de nous ; D'une grande douleur je me
sens déchirée; Notre France est en deuil, mettez-vous à genoux.

l'enfant.

Que d'hommes^ à ma mère, ont passé tout à l'heure ! De la
même tristesse ils paraissaient souffrir.

D'où vient que tout le monde pleure ?

Est-ce un roi qui vient de mourir ?

« A HEKE »

C'est un homme, ô mon fils ! un génie adorable,

L'amour d'un peuple immense et son plus ferme appui ; C'est
de tout notre espoir la perte irréparable } C'est notre gloire
éteinte ^ elle était toute en lui.

L'ENFANT

O ma mère !

LA MÈRE

ô douleur ! ô lugubre journée !

Voyez-vous, mes enfants, la cité consternée ?

Tout un peuple en cortège, et tous nos toits en deuil , Et tous
ces bras unis pour porter un cercueil ?

l'enfant.

Nous ne les voyons plus !

LA MÈRE

Non ; sous de sombres voiles La nuit comme la mort le dérobe
à nos yeux ; Non, le ciel attristé ne montre point d'étoiles, Mais
des sanglots lointains dirigent nos adieux. Ainsi des rois de l'air

les cohortes hardies Ont suivi dans l'orage un aigle insurmonté ;
Impatient des cieux et de la liberté,

Si la foudre a brûlé ses ailes agrandies , Il tombe y et^ d'un
long cri proclamant leur douleur^ Les bataillons troublés
s'abattent^ se confondent } Des échos orageux les soupirs leur
répondent^ Et le deuil de la terre encense leur malheur.

Comme elle a retenti cette mort éloquente !

Quel cœur n'a tressailli de son dernier soupir ?

Quelle calamité frappante !

Quel courage assez dur pour ne la point sentir ? Inclinez- vous
^ priez devant cette ombre auguste ! Tous ses jours sont écrits
dans ce funeste jour. Ah ! jugez si sa voix était la voix du juste ^
Puisqu'elle a pénétré dans notre humble séjour !

l'enfant.

Vous l'avez donc connu?

LA MERE

Jamais de sa présence Mes regards attendris n'ont goûté la
douceur ; n'attirait^ absent^ notre reconnaissance^

Et de son nom lui seul ignorait la splendeur.

Au sein de sa gloire éclatante

Son ame n'était pas contente } Il n'obtenait jamais ce qu'im-
ploraient ses vœux. Ses vœux étaient si purs ! son ame était si
belle ! L'esprit qu'il combattait lui restait si rebelle ! Esprit d'un
meilleur monde^ il va nous plaindre aux cieux.

l'enfant* Mère y étiez-vous moins pauvre?

LA IM^RE

' • Oui ! j^ayais l'espérance j

J'en palpitaïs pour vous^ poiù: notre belle France ; Ænfans ! je vous voyais libres dans l'avenir. Il n'est plus, rien n'est plus ; qu'allez-vous devenir?

l'enfant.

Pour qui faut-il prier ?

LA ITÈRE.

Pour ceux qui lui survivent, Ceux qu'à la terre encor de chers liens captivent; Pour ses jeunes rameaux qui croissaient près de lui ;

^ 51 cd Pour sa moitié mourante et qui n'a plus d'appui !

Vous Tavei vu passer sur un plus beau rivage (i) :

De ses jours courageux prolongeant les hasards j

Il allait d'un ciel pur essayer les regards ;

Oh ! rappelez-vous bien les traits de son visage !

La pâleur de son front faisait déjà frémir

Tous les cœurs qu'à présent vous entendez gémir.

Sur %^ pas chancelans quelle foule empressée !

Que d'amour ! Sa grande ame en était oppressée.

N'oubliez pas ce jour, le plus beau de vos jours;

Nourrissez-en mes pleurs , et parlez-m'en toujours !

l'enfant.

Toujours je mi'en souviens, ma mère \ sur la rive, Mon père
qui courait m' élevait dans ses bras ; L'homme qu'on adorait
n'avait point de soldats, n avait ses enfans, et l'on criait : « Qu'il
vive ! Qu'il vive ! il est l'ami du pauvre vertueux ! » Moi, je criais
aussi; car je voyais ses yeux Passage du général Foy à Bordeaux.

Répondre avec douceur à ces âmes contentes Qui jetaient de-
vant lui leurs clameurs éclatantes. On suivit son navire y on le
couvrit de fleurs : Il détourna ses yeux comme en cachant des
pleurs. Partout des chants français appelaient son sourire : Son
sourire était triste^ il paraissait nous dire : « Adieu ! vos vœux
bientôt me seront superflus. » Ma mère! et c'est donc lui que je
ne verrai plus?

LA MÈRE.

Pour la dernière fois la France l'environne.

Riche, pauvre, tout pleure à ce noble convoi^ Le méchant de-
vant lui recule avec effroi, Devant lui le bonheur effeuille sa
couronne.

Du haut d'un char léger tristement descendus , Pâlissans sous
les fleurs qui brillaient sur leur tête , De jeunes fiancés ont oublié
leur fête, Et dans le deuil public ils marchent confondus.

Que sur tous, à cette heure, une femme est à plaindre ! Quel
lien glorieux se brise dans son cœur !

Que de femmes naguère enviaient son bonheur^

Et que le bonheur est à craindre !

Dans sa gloire funèbre^ oh! qu'elle doit souffrir! Au pied d'un lit désert sa douleur s'est cachée : Cestlà que, gémissans^ ses enfans Font cherchée^ Cest là que leurs sanglots l'empêchent de mourir.

l'enfant.

Ils sont donc orphelins ?

LA mère.

On le voit à nos larmes.

Sur son corps immobile on a posé ses armes ^ Ses armes que pour nous Dieu guida ta ut de fois , Avant qu'en ses discours Dieu répandît sa voix.

l'enfant.

Ses enfans ! ses enfans !

LA MERE

La France est leur égide ; Elle couve en son sein ces fruits faibles encor; Ils n'ont que des lauriers^ leur patrie et point d'or. L'ami du peuple est pauvre^ et sa gloire est rigide.

Nos maux étaient les siens, nos biens seront les leurs ;
Uofii*aude jaillira d'une source innocente;

Et la France reconnaissante

N'a point de stériles douleurs.

LE PETIT OISELEUR

CONTE D'ENFANT

LA MERE

OTJS voilà bien riant ^ mon amour ! quelle joie T Comme un petit chasseur^ traînez -vous quelque proie? Sous ce fragile osier cachez-vous un trésor?

l'enfant.

C'est un oiseau du ciel ; il a des plumes d'or. Il reposait son vol au bord de la fontaine j J'ai retenu long-temps mes pas et mon haleine^ Quana il a secoué son plumage plein d'eau ,

J'ai saisi ses ailes mouillées ^

Et le voilà blotti dans les fleurs effeuillées.

^ 58 «O Regardez qu'il est bien j ma mère , et qu'il est beau !

LA MÈ^E

Oui j je l'entends gémir.

l'enfant.

Non^ mère^ c'est qu'il chante.

LA MERE

Vous croyez^ mon amour? Sa chanson est touchante.

l'enfant.

Je crois qu'il est content^ puisqu'il est dans les fleurs ; U les aime. Son nid est sous l'amandier rose^ Cet arbre au fruit de lait que la fontaine arrose; C'est là qu'il déroba ses brillantes couleurs.

LA MERE

Y demeurerait-il seul ?

l'enfant.

Ses enfants sont au g^te :

C'était pour les revoir qu'il se baignait si vite. Mais je n'ai point de peur ^ ils ne sauraient bouger; Os n'ont pas une plume et n'ont rien à manger.

LA HÈÈÈ.

vQue vont-ils devenir?

l'enfant.

J'agrandirai la cage ; J'en ferai dans l'hiver un semblant de bo-cage ; Et j'aurai mille oiseaux qui chanteront toujours. Que de musiciens pour amuser mes jours !

Quel bonheur de nourrir tant de joyeux esclaves ! A peine ils sentiront leurs légères entraves. ma mère ! j'y cours.

LA MERE

Arrêtez il fait nuit;

Quelque chose de triste entoure ce réduit; Restez ! de noirs soldats les farouches cohortes.. Au coucher du soleil ont assailli

nos portes. Ne vous éloignez pas ^ ne quittez plus mon sein ; De vous saisir peut-être ils avaient le dessein.

l'enfant.

Des soldats? et beaucoup^ ma mère? et pour me prendre?

LA HÈRE

Vous, charme de ma vie , et pour ne plus vous rendre.

l'enfant.

Que feront-ils de moi ?

LA MÈRE.

Qui le sait? Un captif, Un orphelin, peut-être; un prisonnier plaintif.

l'enfant.

Sauvez-moi !

LA MÈRE

Priez Dieu, c'est en lui que j'espère j Loin de nous les cruels emmènent votre père , Ce père , si content quand il vous embrassait ! Ce gardien de vos jours et qui les nourrissait !

l'enfant.

Mon père prisonnier !

LA MÈRE

C'est le roi qui l'ordonne.

l'enfant.

Qu'est-ce qu'un roi ?

LA MERE

Puissant par l'amour ou l'effroi j Un maître s'il punit ^
presque un dieu s'il pardonne.

l'enfant.

Ah ! laissez-moi sortir : je veux parler au roi , Mon père va mourir !

LA MÈRE

£h quoi ! si jeune encore , Savez- vous que l'on meurt loin de
ceux qu'on adore? Qu'arraché de son toit votre appui va souffrir?
Que sans la liberté l'on n'a plus qu'à mourir ? Savez-vous qu'en
prison la vie est bien amère ?

l'enfant.

Oui, nous mourrons sans vous, et vous mourrez, ma mère.
Mais ce ici si méchant, qui l'a mis en courroux?

LA MERE

Le roi n'est ni méchant ni cruel plus que vous , Mon fils. Las
de ^e% jeux, il vient troubler les nôtres; Libre, il a des captifs :
n'avez-vous pas les vôtres? Dans une chambre étroite il vous ren-
fermera ,

Mais vous serez coûtent ^ car il vous nourrira. Pourquoi de
vos sanglots déchirez-vous mon ame ? £st-ce à VOUS; cher cou-
pable ^ à murmurer le blâme ? Nous sommes des oiseaux dans

ses cages plongés. Pourquoi de son plaisir serions-nous affligés ^
Si; dans ses jeux de roi qu'on a faits légitimes ^ De lumière et
d'air pur il prive ses victimes ? Où courez-vous ?

l'enfant.

De l'air ! de l'air au prisonnier !

Qu'il respire, ma mère, et qu'il vole, et qu'il vive! Oiseau, des
malheureux que n'es- tu le dernier ! Je ne veux point d'esclave.

LA MÈRE

O clémence naïve !

Embrassez-moi , mon fils , vous m'arrachez des pleurs : Soyez
libre vous-même , et calmez vos douleurs. Quoi ! jusque dans
mes bras votre frayeur palpite !... Àh! le cœur de l'oiseau palpi-
tait-il moins vite. Quand votre instinct cruel empêcha son essor?

Enfant^ sans vos chagrins quel eût été son sort? Vous ravis-
siez Tépoux à l'épouse éperdue ; Elle eût traîné sa plaiùte , et
Dieu l'eût entendue ! Et les petits tout nus^ glacés dans votre
main , Auraient péri de froid , de langueur et de faim.

l'enfant.

Ah ! je n'y songeais pas !

LA MÈRE.

Maintenant tout respire; Tout se calme et s'endort.

l'enfant.

Et mon père?

LA MERE

Il soupire y Comme Foiseau du ciel un moment arrêté ; Mais
Dieu, qui voit partout, veille à sa liberté.

l'enfant.

Le roi le voudra-t-il? nous rendra-t-il mon père?

la mère.

Oui, mon fils! oui, mon bien! maintenant je l'espère;

Oui^ s'il a des enfans comme les miens chéris^ Des jeunes
supplians il accueille les cris.

Un père a dans le cœur je ne sais quoi de tendre ; Toutes les
voix d'enfant savent s'y faire entendre.

l'enfant.

Je veux le voir. Venez ! conduisez-moi vers lui.

LA MERE

Oui, mon amour, demain.

l'enfant.

Pas demain , aujourd'hui.

LA MERE

Quoi ! votre chère enfance à cette heure exposée?...

l'enfant.

Je veux montrer au roi cette cage brisée f

Je lui dirai : Voyez ! je fus méchant aussi ;

Je ne le suis plus , Dieu merci !

Au captif innocent j'ai rendu la volée.

Et sa famille consolée A cette heure est au nid plus heureuse
que nous ! Le même arbre en ses fleurs les couvre et les
rassemble

Chaque famille ainsi doit s'endormir ensemble y Et nous ve-
nons chercher mon père à vos genoux .

LA MERE

Écoutez ! par l'appui de quelque voix divine^

On dirait que le roi vous plaint et vous devine ^

Car voici votre. père , il a tout entendu :

Eniànt! Dieu vous absout^ puisqu'il nous est rendu !

IMITÉ DE L*ANGLAIS

N ministre du ciel courbé sous les offrandes Que la piété riche
aux pauvres destinait^ Fier de son lourd fardeau^ lentement
cheminait^ Pesant les fruits sacrés de ses saintes demandes.

c(Mon père ! ayez pitié d'un homme malheureux ^ Lui crie un
indigent qui traînait sa misère : Vous avez recueilli des bienfaits
si nombreux I Vous avez attendri tant de cœurs généreux ! Don-
nez-moi : votre marche en sera plus légère. »

« Auloiu^ ditle sainthomme^ au loin! Quels sont vos droits
Pour oser aspirer aux aumônes sacrées ?
Ce n'est point aux passans qu'elles sont consacrées ;
Au loin ! je suis en eau : chacun porte sa croix. y>
c — Mais^ mon père, jemeurs! — Eh bien ! est-ce ma faut e ?
Je vous trouve plaisant de vous en plaindre à moi :
Les gueux ont aujourd'hui la prière bien haute !
J'ai mes pauvres ; passez ! Allez servir le roi.
•i— Mon père, je suis vieux. — Je vous en félicite ;
Vous aurez moins long-temps à souffrir ici-bas.
— Au nom de Dieu! du pain, mon père! — Passez vite ,
Importun vagabond! — Je me retire... hélas I
Laissez tomber au moins une céleste aumône
Sur ma faim qu'en passant vous pouviez soulager;
Vos bénédictions... — Oui, mon fils. Dieu l'ordonne :
Puisque tu vas mourir, tu ferois bien d'y songer.
Mets-toi donc à genoux. — Et moi je les refuse,
Dit le pauvre d'un ton moqueur;
Passez, père, je vous récuse,
17'épuisez pas votre bon cœur.

J'ai trop foim pour courir après l'oiseau qui vole ;

To> b^nédicUons ne sauraient me □ Le don ne vaut pas une obole.

Puisque vous d&ignei me J'o£^ir. i

ET LE RUISSEAU

Tt ruisseau^ frais enfiit d'une source cachée^ Promenait sur les fleurs son humide cristal : • L'herbe au pied du miroir n'était jamais penchée ; Il y versait la vie à flot toujours égal.

Harmonieux passant^ son mobile murmure

Enchantait la Nature ; Un doux frémissement, quand de ses molles eaux

Il mouillait les roseaux^

f Avertissait au loin quelque nymphe altérée

i Qu'un filet d'eau roulait sous les saules tremblans ;

Et la bergère, au soir, dan» la glace épurée, Venait baigner ses pieds brûlans.

Un derviche dormeur, au fond de sa cellule, Oubliant que sa soif y puise du secours-^ Las d'entendre le bruit de l'onde qui circule,

Pour prier ou dormir, veut en briser le cours : Mais du ruisseau la pente est à jamais triacée ; De la rive, où sa voix s'élève

cadencée, j.

Rien ne peut détourner son tendre attachement. Le dévot s'en irrite, il gronde, et lourdement Au milieu du cristal jette une pierre énorme, Criant: « Silence enfin ! Il est temps que je dorme ! »

Innocemment rebelle, arrêtée en courant,

L'onde à son tour s'offense, et vive, peu dormeuse,

Elle se change en cascade écumeuse , Qui semble menacer de devenir torrent.

Le derviche effrayé se recule, s'agite,

Etourdi du fracas que lui-même a causé; Pour ses rêves pieux il cherche un autre gîte, Regrettant son jardin sans fatigue arrosé.

Accablé de chaleur, il s'assied sur la route; De son front irrité Feau tombe goutte à goutte : « Maudit ruisseau ! dit-il, me résister! frémir! Murmurer quand je parle ! ah! je sais des entraves Qui rendront avant peu tes libertés esclaves ! » Et, tafiaîchi d'espoir, il se met à dormir.

Mais, taudis qu'à plein cœur le derviche sommeille. L'oiseau dans le buisson, la vigilante abeille, Le vent qui fait tourner la feuille du bouleau. Tout imite une voix soufflant à son oreille : «Dormez en paix, mon père, et laissez couler l'eau. »

LE VER LUISANT

VIN parfumait la nuit^ et la nuit transparente N'était qu'un voile frais étendu sur les fleurs : L'insecte lumineux^ conune une flamme errante^ Jetait avec orgueil ses mobiles lueurs.

«J'éclaire tout^ dit-il , et jamais la Nature

N'a versé tant d'éclat sur une créature !

Tous ces vers roturiers qui rampent au grand jour^

Celui qui dans la soie enveloppe sa vie^

Cette plèble des champs ^ dont j'excite l'envie,

Me &it pitié y me nuit dans mon vaste séjour.

Nés pour un sort vulgaire et des soins insipides ^ Immobiles et froids comme en leurs chrysalides ^ La nuit ^ sur les gazons^ je les vois sonuneiller : Moi; lampe aventureuse, au loin on me devine; Etincelle échappée à la source divine, Je n'apparais que pour briller.

« Sans me brûler, j'allume un phare à l'espérance ; De mes jeunes époux il éveille l'amour; Sur un trône de fleurs, belles de ma présence, J'attire mes sujets, j'illumine ma cour.

« Et ces feux répandus dans de plus hautes sphères, Ces diamans rangés en phares gracieux ,

Ce sont assurément mes frères

Qui se promènent dans les cieux.

Les rois qui dorment mal charment leur insomnie A regarder
courir ces légers rayons d'or; Au sein de l'éclatante et nocturne
harmonie,

C'est moi qu'ils admirent encor :

Leur grandeur en soupire ; et rien dans leur couronne N'offre
Féclat vivant dont seul je m'environne ! »

Ainsi le petit ver se délectait d'orgueil^ Il brillait. Philomèle^
à sa flamme attentive^

Interrompt son hymne de deuil

Que le soir rendait plus plaintive : Jalouse y ou rappelant
quelque exilé chéri; Mélodieuse encor dans son inquiétude ^
Amante de ses pleurs et de la solitude ^ EUle épuisait son cœur
d'un lamentable cri.

N'ayant de tout le jour cherché la moindre proie ,

Par instinct; sans projet^ sans joie ,

Elle descend à la lueur Qui sert de fanal pour l'atteindre^ Et;
sans même goûter de plaisir à l'éteindre ^ S'en nourrit; pour
chanter plus long-temps sa douleur.

APOLOGUE

AS des fleurs^ épuisé de seg longues amours^ Un papillon, dans
sa vjeillesse, (Il avait du printemps goûté ies plus beaux jours),
Voyait d'un œil chagrin la tendre hardiesse Des amans nouveaux-

nés^ dont le rapide essor Effleurait lesbovtons qu'humectait la rosée.

Soulevant un matin le débile ressort De son aile à demi brisée
: ^

u Tout a changé^ dit-il ; tout se fane. Autrefois L'univers n'avait point cet aspect qui m'afflige;

Oui^ la Nature se néglige; Aussi pour la chanter Toiseau n'a plus de voix. Les papillons passés avaient bien plus de charmes I Toutes les flçurs tombaient sous nos brûlantes armes ! Touchés par le soleil y nos légers vêtements

Semblaient brodés de diamans !

Je ne vois plus rien sur la terre

Qui ressemble à mon beau matin !

J'ai froid. Tout; jusqu'aux fleurs, prend une teinte austère^ Et je n'ai plus de goût aux restes du festin ! Ce gazon si charmant ^ ce duvet des prairies, Où mon vol fatigué descendait vers le soir.

Où Ghloé, qui n'est plus y vint chanter et s'asseoir, N'offre plus qu'un vert pâle et des couleurs flétries! L'air me soutient à peine à travers les brouillards Qui voilent le soleil de mes longues journées; Mes heures, sans amour, se changent en années :

Hélas ! que je plains les vieillards !

V Je voudrais cependant que mon expérience

Servît à tous ces fils de Tair :

Sous des bouquets flétris j'ai puisé ma science j J'ai défini la
vie y enfans , c'est un éclair. Frêles triomphateurs ! vos ailes in-
trépides S'arrêteront un jour avec étonnement :

Plus de larcins alors ; plus de baisers avides ; Les roses subi-
ront un affreux changement.

« Je croyais comme vous qu'une flamme immortelle Coulait
dans les parfums créés pour me nourrir ^

Qu'une fleur était toujours belle y

Et que rien ne devait mourû*.

Mais le temps m'a parlé \ sa sévère éloquence A détendu mon
vol et glacé mes penchans ; Le coteau me fatigue et je me traîne
aux champs ^ Enfin je vois la mort où votre inconséquence Poui'-
suit la volupté. Je n'ai plus de désir ^ Car on dit que l'amour est
un bonheur coupable : Hélas! d'y succomber je ne suis plus ca-
pable^ Et je suis tout honteux d'avoir eu du plaisir.)»

^ 90 fC{

Près du sybarite inyalide^ Un papillon naissait dans toute sa
beauté :

Cette plainte Tétonne ; il réve^ il est tenté De rentrer dans sa
chrysalide.

a Quoi ! dit-il, ce ciel pur^ ce soleil généreux ,

Qui me transforme et qui me fait éclore, Mon berceau trans-
parent qu'il chauffe et qu'il colore^ Tous ces biens me rendront
coupable et malheureux? Mais un instinct si doux m'attire dans
la vie ! Un souffle si puissant m'appelle autour des fleurs ! Là-bas

y ces coteaux verts, ces riantes couleurs, Font naître tant d'espoir,
tant d'amour^ tant d'envie! Oh ! tais-toi , pauvre sage , ou pauvre
ingrat, tais-toi : Tu nous défends les fleurs encor penché sur elles.
Dors, si tu n'aimes plus; mais les cieux sont à moi; J'éclos pour
m'envoler, et je risque mes ailes ! n

LE

SAGE ET LES DORMEURS

£V£z-vous de bonne heure, enfens^ disait un «âge;

N'êteignez pas le jour, la vie est un flambeau ; Tenez les yeux
ouverts durant ce court passage : Nous dormons si long-temps
couchés dans le tombeau ! »

Alors qu'un père parle, il faut bien se résoudre. On se lève^
étouffant de timides rumeurs^ £t la fraîcheur de l'aube achève de
dissoudre Qaelques pavots épars sur le front des dormeurs. Les
voilà dans les bois où tout s'éveille et chante ,

Où la feuille frémit sur Farbuste embaumé^

Ou Toiseau dit aux fleurs^ aux cieux ^ qu'il est aimé ^

Où tout brille et s'empreint d'une grâce touchante.

Ils vont. L'heureux vieillard de loin poursuit leurs pas. Dans le
parfum des fleurs s'exhale sa prière : « Dieu! protégez mes fils !
mes fils!... ils seront las; Jamais leur pied sitôt n'a foulé la
bruyère. » A sa voix^ ses enfâns se jettent dans son sein^ Demi-

nus^ palpitans de peur et de colère. Loin des frelons ainsi l'on voit fuir un essaim D'abeilles regagnant la ruche tutélaire.

« Voyez, voyez, mon père! ils nous ont tout ravi, Des brigands qui chantaient, qui raillaient sur nos traces; De nous lever pour eux ils nous ont rendu grâces : Quel conseil, ô mon père! et nous l'avons suivi! »

a — N'en dites point de mal, mes fils, suivez-le encore. Demandez aux voleurs riant de leur délit ;

avant vous sollicité l'aurore,

pas trouvé votre argent dans leur lit. i

LE PETIT AMBITIEUX

LE PETIT AMBITIEDX.

v enfant avait mis les bottes de son père. Il se croyait plus grand ; mais il fallait marcher : Dans sa jeune espérance^ il arpentait la terre; Ses bottes ne pouvaient pourtant Ten détacher. Il traîne avec ardeur l'entrave qu'il adore;

Il Tcut courir il rampe; il rit , il rampe encore :

Au collègè^ avant l'heure^ il arrive enchanté; Et parmi les plus grands se range avec fierté.

Son père l'a suivi.... Dieu! &ites-le sourire !

Il cherche^ il voit l'enfant; il a dit : « Leve£-vous ! n

L'ambitieux chancelle et fléchit les genoux.

Mais son père commande : un père ! il faut souscrire ; Il se lève. « Gourez ^ dit son juge^ courez ! D'un pas ferme et hardi devancez votre père ^

Que votre course soit prospère :

Si vous tombez^ malheur !... vous vous déboîterez. »

Se débotter!.... jamais; plutôt périr en route. L'enfant frissonne , il pleure à la voix qu'il redoute; Mais il pl«ure immobile , et sur son front charmant Se peignent la douleur et le ressentiment.

L'école curieuse avait fermé son livre ^ Le maître préparait le sermon détesté ; Et l'enfant!.... Il songeait à la mort qui délivre, Car du crime, à ses pieds, tout le poids est resté. « Pour la dernière fois, courez, je vous l'ordonne ! Si vous me devancez, mon fils , je vous pardonne. » Et l'enfant éperdu, plein d'ame et plein d'effroi, S'élance sur son père , et dit : c Emportez-moi ! » Et ce père accueillit sa rougeur et ses larmes ;

Sur son cœur qui battait de colère.... ou d'amour^ Il emporta son fils^ tout botté; sous les armes, a Conserve-les ; dit-il; tu miarcheras un jour ! »

LE PETIT PEUREUX

roi, Daniel ! à six ans vous faites le faux brave ;

Vous insultez un chien qui dort;

Vous lui-tirez Foreille ! et , raillant votre esclave^
Sous ses pas endormis vous dressez une entrave !
L'esclave qui sommeille ^ à Daniel , n'est pas mort ^
Son réveil s'armera d'une dent meurtrière :
La preuve en a roulé; votre linge en lambeaux.
Oui^ vous voilà blessé ^ mais blessé par derrière !
Malgré la nuit ^ j'y vois. Sauvons-nous des flambeaux ;
Sauvons-nous des témoins... Moi^ je suis votre mère...
Je cacherai ta honte ^ enfant , dans mon amour :
Viens ! f ai pitié de toi^ car la honte est amère; Bénis Dieu : sa
bonté vient d'éteindre le jour.

Personne ne t'a vu lâche et méchant... Ecoute : Pour t'appeler
méchant sais-tu ce qu'il m'en coûte ? C'est ton nom pour ce soir^
subis-le devant moi : Va ! personne jamais ne l'entendra que toi.

Personne ne t'a vu d'une bête innocente

Tourmenter l'indolent sommeil ,

Et^ pour irriter son réveil^

Lui simuler sa chaîne absente.

Cher petit fanfaron^ c'est lui qui t'a fait peur ; Sa gueule était
immense y ouverte à la vengeance. Il te mangeait y Daniel^ sans
ma tendre indulgence^ Et tu fuyais en vain^ lié par la stupeur.

Il m'a cédé sa proie , il a compris mes larmes ; Et peut-être un gâteau , que préparait ma main

Pour charmer ton loisir demain y L'a rendu tout-à-fait clément à mes alarmes.

Je l'avais fait si beau , si grand ! Ne pleure plus ; De tes habits l'eau pure eflàcera la tache ; Ton âge n'en a pas où le remords s'attache !

Tout ce qui doit survivre à tes cris superflus , Ce qu'il faut regretter par-delà ton euBince , C'est mon sang..., oui, le miea I lâchement répandu Quoi! sous la deot d'un chien tu l'as déjà perdu, Daniel, et ton pays l'attend pour sa défense!

FRAGMENT

ois-Tir, mon bel enfant, venir un pèlerin?

Sur le roc escarpé comme il monte avec peine !

Il s'arrête , il reprend haleine :

Peut-être aveô sa vie il use un long chagrin. Rarement l'homme heureux porte au loin sa prière } L^nfortuné s'isole ^ il cherche... il fuit son sort; Sur l'indigent roseau parcourant sa carrière^ Jour par jour il s'acquitte , il achète la mort.

« Pourquoi quitterait-il cette fraîche vallée ^

Où l'ame sans repos doit dormir consolée ^

Où tant de ruisseaux purs l'invitent à s'asseoir ;

Où je voudrais y mon fils; te descendre le soir?

Le soir^ le jour^ jamais nous n'y pouvons descendre :

Elle exila de nous jusques à notre cendre.

Le ciel y mit la paix; la paix n'est pas pour nous :

Sera-t-elle pour toi^ qui dors sur mes genoux? »

Et l'enfant réveillé parla voix de sa mère, L'enfant, qui ne sait pas que la vie est amère^ Tend les bras , et son œil, touché par le soleil^ Se referme indolent sous le doigt du sommeil.

« Tu dors, enfant, tu dors ! et le péleïan passe Devant le vieux calvaire assis sur le rocher : On dirait qu'il voltige alentour du clocher.

Qui jette l'heure dans l'espace; Et quand je vois au loin, traînant ses pas poudreux^ Un voyageur courbé devant le vieux calvaire ,

Hélas ! je dis qu'il est mon frère.

Car je crois ^il est malheureux.

tf Qu'il vienne au moins chercher de Tombre Sous notre toit d'argile , afin de le bénir ^ Et s'il y rentre un jour, un soir d'un hiver sombre^ Qu'il y soit reconduit par un doux souvenir !

« Mon père , la chaleur vous accable et vous pèse : Honorez ma maison ^ suspendez-y vos pas.] Sur le chemin sans fleurs qui vous attend là-bas Attendez que du jour l'éclat brûlant s'apaise. Oh ! de vos pieds sanglans laissez-moi prendre soin ^ Laissez-moi remplacer quelque absent quj^vous aime Prenez pitié de ceux qui vous pleurent au loin ,

En prenant pitié de vous même !

Asseyez- vous sur ce vieux banc^

La nuit est loin , la route est sûre^

L'eau de la source et du lin blanc

Rafrâchiront votre blessure ! »

Alors le pèlerin s'assit près du bouleau j

Dont le vert pâle ornait l'iniîgeDte cliâumière ; Et ses yeux du soleil qui se jouait dans l'eau Evitèrent long-temps la railleuse lumière.

LES DEUX MERES

LES DEUX MÈRES

'AppaoGHEz pas d'une mère affligée y Enfant , je ne sourirai plus.

Vos jeux naïfSsy vos soins ^ sont superflus , Et ma douleur n'en sera pas changée.

Laissez-moi seule à l'ennui de mon sort ; Quand la vie à vos yeux s'ouvre avec tous ses charmes y Enfant^ plaindriez-vous mes larmes?

Vous ne comprenez pas la mort.

La mort! ce mot^ qui glace l'espérance , Ne touche pas votre heureuse ignorance.

Ici le malheureux cherche un autre avenir :

Hélas ! ne chantez pas lorsque j'y viens mourir.

De ces noirs arbrisseaux l'immobile feuillage , Des pieuses
douleurs les simples monumens ,

D'un champ vaste ^ morne et sauvage Sont les seuls
omemens.

L'écho de cette enceinte est une plainte amère : Qu'y venez-
vous chercher? Courez vers votre mère ; Portez-lui votre amour,
vos baisers et vos fleurs j . Ces trésors sont pour elle, et pour moi
sont les pleurs. Allez ! sur l'autre rive elle s'est arrêtée ; Abandon-
nez vos fleurs au courant du ruisseau ;

Doucement entraîné par l'eau, Qu'un bouquet vous annonce à
son ame enchantée. Vous la verrez soiu-ire , en attirant des yeux
Ce don simple apporté par le flot du rivage ; Et, cherchant à fixer
votre mobile image,

Tressaillir à vos cris joyeux.

Je l'aurais vue, au temps où j'excitais l'en vie ,

Même en vous caressant^ rêver à mon bonheur.

Cette suave joie^ enx se baignait mon cœur^

Fest plus qu'un poison leot distillé sur ma vie.

Mon triomphe est passé ^ le sien croit avec vous :

Cest à moi de rêver à son bonheur suprême ;

Elle est mère , et je pleure. O sentiment jaloux !

Od peut donc vous connaître au sein de la mort même?

Mais pour un cœur flétri les pleurs sont un bienfait :

Le mien a respiré du poids qui Tétouffait^

Celui de votre mère en tremblant vous appelle ^

Cqyirez vous j e ter dans son sein .

Ce jour est sans nuage , oh ! passez-le près d'elle I Un beau
jour a souvent un affreux lendemain.

Ne foulez plus cette herbe où se cache une tombe } B'un ange
vous troublez le tranquille sommeil.

Dieu ne m'a promis son réveil ' Qu'en arrachant mon ame à
mon corps qui succombe.

Bans cet enclos désert^ dans ce triste jardin ;

Tout semble m'annoncer ce repos que j'implore ;

Et; sous un froid cyprès , mon sang^ qui brûle encore ^

Sera calme demain.

O douce plante ensevelie !

Sur un sol immortel^ tes rameaux gracieux

Couvriront ma mélancolie

D'un ombrage délicieux.

Ta tige élevée et superbe

Ne craindra plus le ver rongeur^

Qui veut la dévorer «ous l'herbe ;

Comme il a dévoré ta fleur :

Cette fleur^ au temps échappée ,

D'un rayon pur enveloppée ,

Reprendra toute sa beauté ;

Son doux éclat fera ma gloire ,

Et le tourment de ma mémoire

En sera la félicité.

Mais une jeune voix trouble encor ma prière , Et m'arrache au bonheur que je viens d'entrevoir :

Tout-à-coup ramenée aux souges de la terre, J'ai trésailli, j'ai cru le voir!

Oui, j'ai cru te revoir, idole de mon anie, Lorsqu'avec laut d'amour tu t'élançais vers moi. D'uD âambeau consumé rallumc-t-on la flamme?

Non, sa clarté trop vive est éteinte avec toi. Et vous qui m'attristez, vous n'avez en partage Sa beauté, ni la grâce où brillait sa candeur, Enfant; mais vous avez son âge:

Cen est assez pour déchirer mon cœur!

RÊVE DE MON ENFANT

A MADAME PAULINE DUCHAMBGE.

ERE ! petite mère ! » Il m'appelait ainsi :

Et moi j je tressaillais à cet accent si tendre ; Tout mon être agité s'éveillait pour l'entendre; Je ne l'entendrai plus : il ne dort plus ici. Où retentit sa voix qui calmait ma souffrance ,

Gomme la voix de Fespérance^ Formée (on l'aurait dit) de rosée et de miel? Le ciel en fut jaloux , elle doit être au ciel. Non, elle est dans mon cœur : je l'y tiens enfoncée;

Elle soupire encore , elle parle avec moi.

Durant mes longues nuits, cette voix tant aimée

Me dit : « Ne pleure plus ! je ne dors pas pour toi. »

Oh ! moitié de ma vie , à ma vie arrachée !

Viens ! redis-moi ton rêve ; il m'a prédit ton sort.

Que ta plainte, une fois de mon coeur épanchée,

Rappelle un jeune cygne et son doux chant de mort.

« Écoute, m'as-tu dit, écoute mon beau songe : »

Le premier... le dernier qui berça ton sommeil !

De ce récit confus, prophétique mensonge,

Cher innocent, tu vins saluer mon réveil.

« Ecoute ! je dormais ; j'avais dit ma prière*

« J'ai vu venir vers moi deux anges : qu'ils sont beaux !

« Je voudrais être un auge. Ils portent des flambeaux

« Que le vent n'éteint pas. L'un d'eux a dit : Mon frère ^
« Nous venons te chercher;veux-tu nous suivre?— Oh! oui;
« Je veux vous suivre. . On chante; est-ce fête aujourd'hui?
« — C'est fête. Viens chercher des parures nouvelles.
« Et mes bras s'étendaient pour imiter leurs ailes;
« Je m'envolais comme eux, je riaais... j'avais peur !
« Dieu parlait! Dieu pour moi montrait une coui onne :
« Cest aux en&ns chéris que sa bonté la donne ^
« Et Dieu me l'a promise ^ et Dieu n'est pas trompeur.
« J'irai bientôt le voir ; j'irai bientôt. .. — Ma vie !
« Où donc étais-je alors? — Attends... je ne sais pas. . .
« Tu pleurais sur la terre^ où je t'avais suivie.
« — Tu me laissais pleurer? ~ — Je t'appelais tout bas.
« -T Tu voulais me revoir? — Je ne pouvais , ma mère ,
« Dieu ne t'appelait pas. » Un froid saisissement
Passa jusqu'à mion cœur, et cet être charmant,
Calme ; rêvait encor sa céleste chimère.
Dès-lors un mal secret répandit sa pâleur
Sur ce front incliné^ qui brûlait sous mes larmes.
Je voyais se détruire avant, moi tant de charmes ^

Gomme un frêle bouton s'efFeuille avant la fleur :

Je le voyais! et moi, rebelle... suppliante^

Je disputais un ange à l'immortel séjour.

Après soixante jours de deuil et d'épouvante ^

Je criais vers le ciel : « Encore , encore un jour ! »

Vainement. J'épuisai mon ame tout entière^

A ce berceau plaintif j'enchaînai mes douleurs*; Repoussant le sommeil et m'abreuvant de pleurs^ Je criais à la mort : a Frappe-moi la première ! » Vainement. Et la mort^ froide dans son courroux , Irritée à Tespoir qu'elle accourait éteindre. En moissonnant l'enfant, ne daigna pas atteindre

La mère expirante à genoux.

Et quand je reparus morne et découronnée, Après avoir longtemps\$ craint jusqu'à l'amitié.

Cette troupe légère, un moment consternée.

Suspendit ses plaisirs, et sentit la pitié.

« D'où viens-tu, m'a-t-on dit, et quels nuages sombres

a Ont environné d'ombres

« Tes yeux noyés de pleurs?

« Ton soir est loin encore,

« Et ta paisible aurore

« T'avait promis des fleurs. »

Oui, la rose a brillé sur mon riant voyage^

Tous les yeux l'admiraient dans son jeune feuillage;

L'dtoile Au matin l'aidait à s'eatr' ouvrir, Et l'étoile du soir la regardait mourir.

Vers la terre déjà sa tête était penchée^ L'insecte inaperçu s'y creusai! un tombeau; Sa feuille murmurait en tombant desséchée
:

■ Déjà la nuit! déjà... Le jour était si beau! »

LA

GUIRLANDE DE ROSE MARIE

£ souvent-il ^ ma sœur, du rempart solitaire Où nous cherchions ^ enians^ de Vombrage et des fleurs? Et de cette autre enfieint qui passait sur la terre , Pour sourire à nos jeux , pour y charmer nos pleurs? Son dixième printemps la couronnait de roses : Marie était son nom y Rose y fut ajouté.

Pourquoi ces tendres fleurs , dans leur avril écloscs , Tombent-elles souvent saus atteindre Tété?

Tu sais^ ma sœur^ tu sais qu'elle était belle !

Tous les enfans cherchaient à l'embrasser.

Quand son regard venait nous caresser, Pour la voir plus longtemps nous courions après elle ^ Avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas ; Sa fuite dans nos bras n'avait plus de passage ;

Elle disait : « Cessez ! J'aimerai la plus sage. » Et nous rompions sa chaîne y et nous parlions plus bas.

Bientôt elle eut douze ans: j'étais plus jeune encore , Quand le malheur entra dans notre humble maison. J'allai lui dire adieu : sa voix^ firéle et sonore^ * Du haut du vieux rempart cria deux fois mon nom. Elle avait dit : Déjà ! Sa surprise timide A ce Déjà plaintif n'ajouta qu'un baiser.

Hélas ! elle pleurait^ sa joue était humide; Et je pleurai long-temps sans vouloir m'apaiser.

C'est que l'exil est triste; il fait rêver l'enfance. Le jeune voyageur n'a d'ami que le ciel ; Il erre sans asyle^ il pleure sans défense^

Comme un oiseau perdu loin du nid paternel ;
Son ramage se change en plaintes douloureuses^
Des oiseaux inconnus les cris le font frémir ;
Et même^ en retournant sur des routes heureuses ,
S'il veut chanter^ long-temps il semble encor gémir.
A ses regrets en vain la patrie est rendue ,
L'orage a dispersé la couvée éperdue;
Ses frères sont partis; le nid vide est tombé ;
Ens'envolant; peut-être un d'eux a succombé.
Mais je reviens ^ je vole ^ et je cherche M^rie ;
Je cours à son jardin , j'en reconnais les fleurs;

Rien n'y paraît changé. Cette belle chérie
Comme autrefois, sans doute, y sème leurs couleurs.
Je l'appelle; j'attends... Sa chambre est entr'ou verte....
Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte !
Joyeuse, je palpite et j'écoute un moment :
Sa mère sur le seuil arrive, lentement.
Oh ! comme elle a vieilli ! Que deux ans l'ont courbée !
La vieillesse^ vois-tu, traîne tant de regrets !
Elle relève enfin sa paupière absorbée^.
Me regarde , et ne peut se rappeler mes traits.
« Où donc, lui dis-je^ est Rose? où donc est votre fille?
A-t-elle aussi quitté sa maison^ sa famille? »
Elle s'est tue encore^ et^ se cachant les yeux,
D'une main défaillante elle a montré les cieux.
A ses gémissemens ma voix n'a pu répondre ;
Le jardin me parut en deuil ;
Je sentis mon âme se fondre^ Et mes genoux trembler en re-
passant le seuil. J'allais... je demandais... Ta sœur, presque étran-
gère^ Cherchait seule un objet qu'on avait vu si beau : Hélas ! les
pieds joyeux évitent la fougère
Qui croît à l'en tour d'un tombeau.

Le mort et le malheur épouvantent la vue :

On passe en courant devant eux.

Que devient l'infortune à la fuite imprévue

D'un ami distrait ou honteux ? Parmi tous les témoins de ma première aurore^

Le vieux rempart, les champs semblaient m'aimer encore^ Le soleil d'autrefois brillait sur mon chemin^ Mais personne , ma sœur, ne me pressa la main.

Les jeux avaient cessé pour moi , pauvre et craintive ; Et celle qui pleura de nos premiers adieux, Qui m'eût tendu les bras dans sa pitié naïve , Ne vint pas essuyer mes yeux !

J'ai trouvé dans un champ sa nouvelle demeure^ Je l'ai nommée encore en tombant à genoux .

Oh ! ma sœur ! à douze ans se peut-il que l'on meure ! Quoi ! moins que sa guirlande elle a vécu pour nous ! L'herbe seule a voilé cette vierge endormie^

Elle aimait les fleurs autrefois !

Tout est triste au tombeau de notre jeune amie ^ Son chapelet d'ivoire en orné seul la croix.

Comme on nous vit l'attendre au seuil de sa chaumière , Pour l'entourer de notre amour,

On verra, par mes soini, quelques feuilles de lierr De son étroit asyle embrasser le contour.

A M. JARS

N avait couronné la vierge moissonneuse ^ Le village à la ville
était joint par des fleurs , La jeunesse et l'enfance y mêlaient
leurs couleurs^ Et le vieillard riait d'une vendange heureuse.

Tout-à-coup le plaisir cessa ^ Comme le feu follet qui s'éteint
dès qu'il brille^

Et dans l'ombre un long cri glaça

Jusqu'au chant de la jeune fille.

ft Rendez^ rendez l'enfant dans la foule égaré :

^ 442 <€(« Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

« Elle n'a plus de voix pour sa douleur amère ; a Sa clameur
s'est changée en un silence affreux, « L'enfant ne dira pas qu'il
est bien malheureux ; « Il ne prononce encor que le nom de sa
mère'.

« Quoi ! pas une voix ne répond !

« Ne Faveï-vous pas vu jouer sur le rivage?

« Hélas ! le Rhône est si profond ,

« Et l'on est si faible à cet âge î « Rendez^ rendez Tenfant
dans la foule égaré : « Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !
»

« Ses cheveux du blé mûr ont la couleur dorée ^

tt Ses yeux sont noirs et doux, ses dents croissent encor;

a Ses pas abandonnés n'ont qu'un craintif essor y

« Et de bluets tantôt sa robe était parée.

« Vous pourrez ie rencontrer nu, « Car souvent la misère a dépouillé l'enfance :

« Vous l'aurez bientôt reconnu y « L'ange qui pleure sans défense !

« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré : a Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

Le vieux crieur se tut : de la morne assemblée n attendit longtemps un mot, un seul... en vain. Les mères encbafnaient leurs enfans sur leur sein , Et de vagues frayeurs cette nuit fut troublée.

On dit qu'un mendiant passa, Couvert d'affreux lambeaux , à la marche furtive , Et qu'un jeune cri s'élança Dans l'air avec la voix plaintive :

« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré : « Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

LA SUITE

A M. JARS

E vieux crieur allait contant Thistoire Du faible enfant vers le Rhône égaré :

Un vieux soldat^ tout cuirassé de gloire^ En l'écoutant sons
son casque a pleuré.

Ce n'était plus quand l'été se couronne De rayons d'or, de
pampres et de fleurs ; C'était au temps où l'hiver s'environne De
IcHiigues nuits et de mornes couleurs.

Ce n'était plus quand ma voix lamentable Cria partout Tcnfant
sans Tobtenir ; Mais aux mères toujours ce triste souvenir Appa-
raissait lugubre et redoutable.

Celle que l'on crut morte en ses cris superflus, Qu'on emporta
le soir, de larmes épuisée...

Elle vit; mais^ semblable à su plainte brisée ^

Sa mémoire au malheur ne se réveille plus.

La moisson^ le rivage et le Rhône rapide

Dans ses esprits confus ne viennent plus s'offrir.

Ainsi se trouble une eau limpide ,

Dont la source va se tarir.

Ses vœux sans s'étonner ont revu sa demeure Où la foule a sui-
vi ses pas ; On l'entoure, on frémit, on pleure :

Elle seule ne pleure pas.

Dieu la bénit d'un long délire :

Son fils est là, dit>elle... il dort.

Elle a rapporté son sourire

A son fils... que Ton cherche encor!

Balançant un berceau , dans ces nuits rigoureuses, Seule elle dit encor : « Les mères sont heureuses ! » Seule elle ne sait plus son malheur si récent ; Calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnaissant A travers le rideau que sa main vient d'étendre^ Elle entend respirer Tenfant dans son sommeil : Qui voudrait l'arracher à cette erreur si tendre? Elle écoute son souffle; elle attend son réveil. Ah ! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchanté , Pareil au voile épais tombé sur sa raison :

L'enfant , s'il vit encore^ est loin de sa maison ; Et près d'un berceau vide elle prie... elle chante.

Dans sa vague tristesse y on la voit tout le jour^ Et sans nous reconnaître à peine, Contre son sein bercer une ombre vainc, Et lui parler avec amour.

Durant la niiiit^ trouquiUe et demi-nue y Auprès des feux négligés et mourans, Elle charme sa veille au berceau retenue, En regardant courir les nuages errans.

Un soir, la lune absente abandonne la terre Au sombre autan qui règne avec fureur ;

Des élémens la lutte austère Glace les sens d'une muette horreur.

. On ne voit plus que de faibles lumières; Les chiens hurlans menacent les chaumières; L'eau dans sa chute entraîne l'arbrisseau :

De cette mère, immobile et charmée, La faible main s'endort sur le berceau,

Que semble suivre encor sa paupière fermée.

Paix ! elle dort pour la première fois, Depuis le jour éteint
dans sa raison perdue, Qui la laissa sur la terre étendue, Sans
souvenir, sans larmes et sans voix.

Mais Touragan , dont gémil la nature ,

Semble jaloux de cette longue eîTeur;

Dans son sommeil il souffle la terreur y

Et , de son sein réveillant la torture ^

Y jette un cri dès long-temps expiré :

« Rendez^ rendez l'eniaut dans la foule égaré ! » Comme Té-
cho frappé d'une clameur terrible ^ Sa raison qui renaît répond
au cri d'effroi : a Rendez^ rendez Tenfant! rendez... » Réveil hor-
rible! Ce berceau découvert^ il est vide^ il est froid 1

Pale^ muette^ en ses larmes glacée ^

Elle repousse et combat sa pensée ;

Puis elle dit, en se cachant les yeux :

c(Je reconnais la terre ^ et j'ai perdu les cieux ! « Dieu des
mères ! mou Dieu ! vous savez s'il respire. « Rendez-le^ guidez-
moi... je ne sais où... j'expire!

a II n'est plus là je n'y peux plus rester.

« Eh bien ! puisque la mort ne veut pas m'arrêler, « J'irai^ par
les chemins^ traîner^ finir ma vie. » Et le jour, sur la neige on re-
connaît ses pas .

Elle était douce et faible; on ne l'observait pas y

Et personne ne l'a suivie :

Dans les sentiers déserts Dieu seul l'entend gémir.

Mais l'aquilon a cessé de frénoir; Elle marche, elle dit : « Je veux voir la chapelle :(Qu'au temps de la moisson j'embellis une fois^ « Où mon fils... jour trompeur qu'à présent tout rappelle! f(Sur ma voix, qui chantait, voulait former sa voix. M J'y porte son berceau, c'est mon dernier hommage; e ; « Douloureux pour sa mère , inutile pour lui , « Ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui, tt Et dans mon amc en deuil j'offrirai son image. a Des fleurs... je n'en ai plus... Ah! j'ai trop peu de temps;

a On meurt jeune sans l'espérance; tt Maissant que je vivrai, fût-ce jusqu'au printemps, (^ J'v viendrai cacher ma souffrance ! »

Alors un saint pasteur, triste de souvenir , Prendje berceau léger qu'il promet de bénir.

Une autre femme approche eu sa misère errante; Sa voix n'a qu'un accent qui murmure : a Donnez ! » Elle indique un enfant aux regards consternés ; Et cet objet voilé la rend plus déchirante.

« Femme^ dit l'autre mère, il faut vous secourir :) « Tous cachez un enfant \$ sa misère est affreuse I a Ne souffrez pas pour lui, femme î Soyez heureuse. « Moi, je n'ai plus d'enfant., moi, je n'ai qu'à mourir! »

Un cri perçant rompt cette plainte amère.

Et le lambeau s'açile, et le cri dit : « Ma mère ! »

Et la mère éperdue a saisi son enfiint,
Et l'affreuse étrangère à peine le défend;
Elle fuit, elle roule au bas de la montagne ^
Et, comme un noir corbeau, se perd dans la campagne.
La mère véritable écarte les lambeaux ;
Ses yeux long-temps éteints, pareils à deux flambeaux,
S'allument: a C'est mon fils!., qu'il est pâle ! » Elle tombe;
Sous l'excès du bonheur la nature succombe;
Car ou dirait que, créés pour souffrir,
Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.
Mais l'enfant la caresse^ il la rappelle^ il pleure;
Il arrête son aine aux lèvres qu'il effleure,
Et son corps délicat, par sa mère entouré,
Palpite et tremble encor d'en être séparé.
« Ne tremble plus; c'est moi. Vois-tu ; je suis ta mère.
« Oh ! mon fils ! C'est mon fils ! regardez-le, mon père;
« Cest mon fils ! Ce n'est plus son fiintôme trompeur;
« C'est mon enfant qui m'aime, et qui vit sur mon cœur. »

Le pasteur pour le voir se courbe devant elle : 1) sent couler
ses pleurs à son récit fidèle ;

Elle dit tout en paroles de feu ; De baisers, de sanglots, son récit se compose. En vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu ; Sortira-t-il du cœur ou son fils se repose?

Sans doute il a souffert, l'enfant infortuné I Sans doute... il vit encor; sa mère a pardonné!

A MES ENFANS

ui^ nous allons encore essayer un voyage.

Avril est né d* hier, il vole au fond des bois : Doux avril! on entend partout sa jeune voix; Partout SCS doigts légers déroulent le feuillage. La nature s'habille; il faut prendre l'essor: A l'ombre de ma vie abritez votre sort, Innocens pèlerins, suivez ma destinée.

Dans la vôtre , que Dieu rende plus fortunée y Allez cueillir des jours libres et triomphans ; Moi je bénis les miens : vous êtes mes enfans ! Le mortel le plus humble est fier de son ouvrage :

Combien ce teudre orgueil m'a doaué de couraf^^e ! Oh ! que de fois y sensible et vainc tour à tour ^ J'ai pensé qu'une reine envîrait ma fortune ! Et je plaignais la reine en sa gloire importune : Elle est à plaindre; elle a d'autres soins que l'amour. Sur son enfant qui dort ces grilles formidables^ Ces gardes sans sommeil^ à l'œil toujours ouvert ^

Ces hommes habillés de fer^ Disent que les palais sont des lieux redoutables. Ses baisers maternels par jom* lui sont comptés ; Jamais sans des témoins son cœur ne se déploie ; Et tous ses

mouvemens de tristesse ou de joie Sous son manteau de reine expirent arrêtés.

Elle n'a que ses yeux pour répandre son ame y Pour caresseï l'objet de ses pures douleurs; Son enfant l'appelle : « Madame! »

Et Dieu seul voit tomber ses pleurs.

Moi y par le monde errante y et partout étrangère y A vos berceaux de mousse à la hâte formés y

^ 159 ce(

Seule ^ ardente à veiller mes amours tant aimés ^ J'ai trouvé l'heure agile et ma tâche légère. Et VOUS; enveloppés de pavots frais et purs^ Vous laissez votre vie à ma garde attentive^

Vos doux jeux me rendent captive ;

Vos rêves ne sont pas moins sûrs.

ConfianS; vous dansez quand votre mère chante; Son baiser vous délasse et vous mène au sommeil j Sans prévoir que souvent la voix qui vous enchante Va prier dans les pleurs jusqu'à votre réveil. Ignorez-le toujours! toujours ^ s'il est possible, Puisez dans mes regards votre sécurité; Ils vous adouciront la triste vérité «

Qui déchire le plus sensible !

Quaud j'emportai vos jours loin d'uu ciel sans chaleur^ Je vous couvais encore y ô ma jeune famille \

Et je sentais naître ma fille Dans mon sein tout blessé des flèches du malheur. Vous partagiez déjà notre eiTant esclavage ^

Dociles émigrés ! faibles , tremblans et doux^

A peine éclos sur le rivage Vos mobiles destins s'envolaient avec nous.

Que ne peut-on fixer votre trace légère, Votre audace riante^ à la crainte étrangère ! Age heureux ! courts instans des naïves erreurs ! Inhabile aux soupçons ^ aux jalouses fureurs ! Moi seule , en vous berçant d'amour , de mélodie , Je vous inoculai ma douce maladie.

Déjà vous bégayez d'imparfaites chansons , Et vos voix et vos cœurs vibrent de mes leçons. De ce peu que je sais je vous instruis moi-même ; Je vous aide à m'aimer autant que je vous aime^ Je vous aide à chercher les mots les plus touchans, Pour charmer votre père attendri de vos chants. Je vous dis : a Aimez Dieu , car lui seul nous protège y Lui seul vous aime, enfans, comme si les grandeurs A vos fronts ingénus attachaient leurs splendeurs : Il prête sa lumière à notre humble cortège; Et, pour nous soutenir sur les bords du chemin ,

Devant nous il étend son invisible main.»

Doux échos de mon ame , écoutez votre mère ; Un jour vous serez seuls ^ par la sentence araère Qui sépare de force entre eux les voyageurs ; Ne craignez pas pour moi d'anathèmes vengeurs j Relisez ces tableaux d'une innocente vie; Purs et vrais comme vous ils désarmaient l'envie Alors devant Dieu seul mettez-vous à genoux^ Enfans, priez pour moi : j'ai tant prié pour vous î Sur la route plus triste errez du moins ensemble I Contemplez ce nuage : hélas ! il nous ressemble j Il va vite. En courant levez parfois les yeux : N'ayez peur, mes amis^ je serai dans les cieux.

Vous comprendrez alors ces vœux mélancoliques Où mon ame
, n'osant tout haut se révéler Dans ses alarmes prophétiques ,
Vous plaignait sans vous en parler.

Car l'imprévoyante colombe y

Qui librement passait dans Fair^ Au trait parti comme Féclair
Tressaille^ tourne , expire ^ tombe Aux pieds du tranquille chas-
seur ; Et nul ange; ici-bas ^ n'a vengé sa douceur !

Je frissonne. Ma fille! ô soudaines ala]:mes!

Ainsi y qui lit trop loin ne voit plus que des larmes :

Dieu ! pardonnez-les moi ; le temps doit m'en punir.

Quelle mère eu secret ne vit dans l'ayenir ?

Quelle mère n'a vu la saison des orages

Sur ses enfans chéris balancer leurs nuages?

Les pleurs silencieux attendent les plus doux;

Ils souffrent sans le dire^ ils meurent à genoux.

Mais quoi ! les plus hardis seront-ils moins à plaindre?

Que de pièges là-bas , et que d'écueils à craindre !

Que de monde autour d'eux dans ces lointains sentiers^

Où leurs pas et leurs vœux se livrent tout entiers ?

Cédez y faibles roseaux ^ ployez sous la tempête^

Aux souffles iuclmens dérobez votre tête I

Cœurs d'auges ^ dont le ciel a semé les penchans ^ C'est donc aussi pour vous que je crains les médians ! Quoi y l'amour malheureux ? quoi y Tamitié trahie ? L'ahandon?... Non^ je rêve et je suis éhlouie : Non^ ce rayon divin, qui brille eu leurs regards , Ne les appelle pas à de tristes hasards :

Non , l'azur de tes yeux , ô ma belle Hyacinthe ,

Ne se voilera pas sous d'austères douleurs

Mais dans tes jeunes mains tu m'apportes des fleurs : Ya ! l'augure est heureux^ tu n'as pas une absinthe !

Il faut partir. Ce toit qu'il fut doux d'habiter, Qui nous couvrit l'hiver , il faut donc le quitter ! Toujours quelque lien se rompra dans l'absence ! Je suis comme le lierre arraché malgré lui :

J'aimai si long-temps la présence

De ce que je quitte aujourd'hui !

Quoi î toujours effleurer des rives orageuses ? Quoi ! poursuivre sans cesse un fuyant horizon ? Qui n'a quelque pitié des brebis voyageuses

Laissant à chaque haie un peu de leur toison ? Oh ! que de fils brisés dans ma trame aflaiblie ! Que d'adieux recelés dans le fond de mon cœur ! Déjà ^ je sais déjà comment fuit le bonheur ^

Je ne sais pas comme on l'oublie!

Mon ame libre encor s'élance en d'autres lieux y D'où me sépare une absence éternelle; Comme l'oiseau blessé^ qui n'étend plus qu'une aile

Pour traverser les cieux !

Mais en rendant mes jours à ma tremblante étoile ^

Soit qu'un dur aquilon fasse frémir ma voile ,

Soit que d'un ciel brûlant me consume l'ardeur,

J'aimerai des vallons la fraîche profondeur :

Ma pensée en soupire, et le saule, et l'yeuse.

Et près du clair ruisseau la paisible ileuse,

IjC bois qui la vit naître et la verra mourir , ^

Me rendront des tableaux^ qu'il m'est doux de nourrir.

Aux coteaux de Lormont * j'avais légué ma cendre :

Les coteaux de liOrmont dominant le port de Bordeaux.

liormont n'a pas Touiu d'un ËirJeaii si léger ; Son ombre est délaigneiisc , au malheur étranger : Dans la barqne incertaine il faut donc redescendre. Venez, chers Alcyons, pressez-vous sur mon cœur ; Jelez un tendre adieu TCrs la live sonore :

Je Je sens , quelque vœu nous y rappelle encore , Quelque regard nous suit, plein d'un trouble rêvcui'. Adieu... ma voix s'a Itëi'e et tremble dans mes larmes; Eiifans I jetez vos voix sur l'aile des zéphyrs : Dites que J'ai pleuré, dites que mes xcupirs Retourneront souvent à ces bords pleins de charmes : Là, de quatrintemps j'ai respiré les fleurs. Ainsi partout <\ei biens; ainsi partout des pleurs !

LE SOMMEIL DE JULIEN

ETAIT l'hiver^ et la nature entière Portait son deuil, et redou-
blait le mien; Je regagnais à pas lents ma chaumière , Les yeux
fixés sur celle de Julien.

Un voile noir s'étendit sur la plaine :

Un triste écho fit aboyer mon chien ; Le vent soufflait et sa
plaintive haleine Disait aux bois : Julien ! pauvre Julien !

Sur mon chemin je vis la lune errante :

« Qu'elle était sombre en parcourant le sien !

Je conieplai cette clarté n

Moiu* triste, hélas! que les yeui de Julien.

Je m'endormis, de tatil d'objets lassée; Le ciel s'ouvrit,... et je
n'entendis rien ; Mais tont-à-coup la cloche balancée Me réveilla,
laus réveiller Julien.

Qusnd j'abordai sa sœu SamaiD me dit: «Il repose, il est bien!

Je voulus voir... Une larme pieuse M'apprit le nom du som-
meil de Julien.

ÎD.

LA VEILLÉE DU NÈGRE

£ soleil delà nuit éclaire la montagne * :

Sur le sable désert faut-il encor rester?

Doucement dans mes bras laisse-moi t'emporter^ Bon maître,
éveille-toi ! marchons vers la campagne.

Tes yeux sont clos depuis trois jours :

Maître ! dormiras-tu toujours ?

L'orage dans son vol a brisé les platanes ^ Le navire sans voile
a disparu dans l'eau :

De ton front tout sanglant j'ai lavé le bandeau ; Marchons, les
pauvres noirs t'ouvriront leurs cabanes. * Soleil de la nuit, ex-
pression des nègres.

Tes yeux sont clos depuis trois jours :

Maître ! dormiras-tu toujours ?

Je voudrais devier ton rêve que j'ignore.

Oh ! que ce rêve est long I finira-t-il demain? Demain y en
t'éveillant^ presseras-tu ma main ? Oui, je t'appellerai quand
j'aurai vu l'aurore.

Tes yeux sont clos depuis trois jours :

Maître ! dormiras-tu toujours ?

Mais la lueur du jour s'étend sur le rivage y Le flot porte sans
bruit la barque du pêcheur ; Viens!... Que ton front est froid!
quelle triste blancheur! Oh ! maître ! que ta voix me rendrait de
courage !

Tes yeux sont clos depuis trois jours...

Maître ! dormiras-tu toujours ?

IMITÉ DE MOORE

L est un bosquet sombre où se cache la rose ^ Et le daux rossignol y va souvent gémir j Il est un fleuve pur dont le cristal l'arose : Ce fleuve, on l'a nommé le Calme Bendemir.

Dans ma rêveuse enfonce , où mon cœur se replonge ,

Lorsque je ressemblais au mobile roseau,

En glissant sous les fleurs comme au travers d'un songe

J'écoutais l'eau fuyante et les chants de l'oiseau.

Je n'ai pas oublié cette musique tendre ^ Qui remplissait les airs d'un murmure enchanté ; Dans ma chaîne souvent il m'a semblé l'entendre : J'ai dit : le rossignol là- bas a-t-il chanté?

Penchent- elles encor leurs têtes couronnées, Ces belles fleurs, dans l'eau que j'écoutais gémir? Non, elles étaient fleurs ; le temps les a fanées , Et leur chute a troublé le Calme Bendemir.

Mais lorsqu'elles brillaient dans l'éclat de leurs charmes, Avant de s'effeuiller sur l'humide tombeau, On puisa dans leur sein ces odorantes larmes, Qui rappellent l'été dont le règne est si beau !

Ainsi le souvenir rend à mes rêveries Les chants du rossignol que j'écoutais gémir ; Et ma chaîne s'étend jusqu'aux rives fleuries Où je crois voir couler le Calme fiendemir.

LE BERCEAU D'HÉLÈNE

^u*A-T-oN fait du bocage où rêva mon enfance? Oh ! je le vois toujours ! j'y voudrais être encor ! Au milieu des parfums j'y dormais sans défense , Et le soleil sur lui versait des rayons d'or ; Peut-être qu'à cette heure il colore les roses , Et que son doux reflet tremble dans le ruisseau; Viens couler à mes pieds , clair ruisseau qui l'ar roses ; Sous tes flots transparens montre-moi le berceau. Viens , j'attends ta fraîcheur, j'appelle ton murmure ;

J'écoute, réponds-moi!

Sui* tes bords , ou les fleurs se fanent sans culture ,

Les fleurs ont besoia d'eau , mon cœur sèche sans toi. Viens, viens me rappeler, dans ta course limpide , Mes jeux , mes premiers jeux , si chers , si décevans^ Des compagnes d'Hélène un souvenir rapide, Et leurs rires lointains , faibles jouets des vents. Si tu veux caresser mon oreille attentive , N'as-tu pas quelquefois, en poursuivant ton cours, ^ Lorsqu'elles vont s'asseoir et causer sur ta rive^ N'as- tu pas entendu mou nom dans leurs discours?

Sur les roses peut-être une abeille s'élance :

Je voudrais être abeille et mourir dans les fleurs ,

Ou le petit oiseau dont le nid s'y balance !

Il chante^ elle est heureuse; et j'ai connu les pleurs.

Je ne pleurais jamais sous sa voûte embaumée ;

Une jeune Espérance y dansait sur mes pas :

Elle venoit du ciel y dont l'enfance est aimée ^

Je dansais avec elle; oh! je ne pleurais pas.

Elle m'avait donné son prisme, don fragile !

J'ai regardé la vie à travers ses couleurs.

Que la vie était belle ! et , dans son vol agile ,

Que ma jeune Espérance y répandait de fleurs !

Qu'il était beau l'ombrage où j'entendais les Muses

Me révéler tout bas leurs promesses confuses ;

Où j'osais leur répondre , et, de ma faible voix

Bégayer le serment de suivre un jour leurs lois !

D'un souvenir si doux l'erreur évanouie

Laisse au fond de mon ame un long étonnement.

C'est une belle aurore , à peine épanouie ,

Qui meurt dans un nuage ^ et je dis tristement .*

Qu*a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance? Oh ! j'en parle toujours ! j'y voudrais étreencor ! Au milieu des parfums j'y dormais sans défense , Et le soleil sur lui versait des ravons d'or.

Mais au fond du tableau, cherchant des yeux sa proie ^

J'ai vu je vois encor s'avancer le Malheur.

Il errait comme une ombre , il attristait ma joie Sous les traits d'un vieux oiseleur;

184 mi

Et le vieux oiseleur, patiemment avide y

Aux pièges, avant l'aube, attendait les oiseaux;

Et le soir il comptait ^ avec un ris perfide ,

Ses petits prisonniers tremblans sous les réseaux.

Est-il toujours bien cruel , bien barbare , Bien sourd à la prière? ^t, dans sa main avare ;

Plutôt que de l'ouvrir , Presse-t-il sa victime à la faire mourir ?

Ah! du moins, comme alors ^ puisse une jeune fille Courir^ en frappant l'air d'une tendre clameur, Renvoyer dans les cieux la chantante famille^ Et tromper le méchant, qui faisait le dormeur! Dieu! quand on le trompait, quelle était sa colère! Il fallait fuir : des pleurs ne lui suffisaient pas ; Ou^ d'une pitié feinte exigeant le salaire , Il pardonnait tout haut^ il maudissait tout bas. Au pied d'un vieux rempart, une antique chaumière

Lui servait de réduit; Il allait s'y cacher tout seul et sans lumière ,

Gomme l'oiseau de nuit.

Un soir j en traversant l'église abandonnée ,

Sa voix nomma la Mort. Que sa voix me fit peur !

Je m'envolai tremblante au seuil où j'étais née ,

Et j'entendis l'écho rire avec le trompeur.

« Dis , qu'est-ce que la Mort? » demaiidai-je à ma mère.

« — C'est un vieux oïseleur qui menace toujours.

« Tout tombe dans ses rets^ ma fille ^ et les beaux jours

« S'éteignent sous ses doigts comme un souffle éphémère. »

Je demeurai pensive et triste sur son sein.

Depuis y j'allai m'asseoir aux tombes délaissées : Leur tranquille silence éveillait mes pensées ; T cueillir une fleur me semblait un larcin.

L'aquilon m'effrayait de ses soupirs funèbres. La voix , toujours la voix m'annonçait le Malheur^ Et quand je l'entendais passer dans les ténèbres Je disais : « C'est la Mort ou le vieux oïseleur. »

Mais tout change: l'autan fait place aux vents propices y La nuit fait place au jour ^

La verdure , au printemps , couvre les précipices , Et l'hirondelle heureuse y chante soa retour. Je revis le berceau , le soleil et les roses. Ruisseau, tu m'appelais, je m'élançai vers toi. Je t'appelle à mon tour, clair ruisseau qui l'arroles J'écoute, réponds-moi!

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance ? Oh ! je le vois toujours ! j'y voudrais être encor ! Au milieu des parfums j'y dormais sans défense , Et le soleil sur lui versait des ravons d'or.

LES DEUX AMITIES

LES DEUX AMITIÉS

A MON AMIE

ALBERTINE GANTIER.

L EST deux Amitiés comme il est deux Amours.

X[^]jne ressemblable à l'imprudence ; Faite pour l'âge heureux
dont elle a l'ignorance ,

C'est une enfant qui rit toujours.

Bruyante [^] naïve , légère ,

Elle éclate en transports joyeux ; Aux préjugés du monde in-
docile [^] étrangère, Elle confond les rangs et folâtre avec eux.

L'instinct du cœur est sa science y

Et son guide est la confiance.

L'enfance ne sait point haïr ;

Elle ignore qu'on peut trahir.

Si Tennui dans ses yeux (on Téproure à tout âge)

Fait rouler quelques pleurs , L'Amitié les arrête, et couvre ce
nuage

D'un nuage de fleurs.

On la voit s'élancer près de l'enfant qu'elle aime, Caresser la
douleur sans la comprendre encor , Lui jeter des bouquets moins
riants qu'elle-même, L'obligera la fuite et reprendre l'essor.

Cest elle , ô ma première amie !

Dont la chaîne s'étend pour nous unir toujours. Elle embellit par toi l'aurore de ma vie, Elle en doit embellir encor les derniers jours.

Oh ! que son empire est aimable !

Qu'il répand un charme ineffable

Sur la jeunesse et l'avenir,

Ce doux reflet du souvenir!

Ce rêve pur de notre enfance

En a prolongé l'innocence ; L'Amour, le temps ^ l'absence^ le malheur^ Semblent le respecter dans le fond de mon cœur. Il traverse avec nous la saison des orages , Comme un rayon dudél qui nous guide et nous luit;

C'est^ ma chère , un jour sans nuages

Qui prépare une douce nuit.

L'autre Amitié^ plus grave ^ plus austère^ Se donne avec lenteur, choisit avec mystère 5 Elle observe en silence et craint de s'avancer ; Elle écarte les fleurs, de peur de s'y blesser. Choisisant la raison pour conseil et pour guide , Elle voit par ses yeux et marche sur ses pas : Son abord est craintif, son regard est timide; Elle attend, et ne prévient pas.

A M. ARNAUD

RÊTE à s'élaxieer, joyeuse , Aux libres pkinea des cieux, L'Hiron-
delle voyageuse A la saison pluvieuse Jetait un long cri d'ndieu.

Sous un chêne solitaire

Elle entend le rossignol^

»Sa voix lui fut toujours dière;

)» 496 iCE

Et la jeune passagère Écoute , et suspend son vol.

Elle recueille^ attentive , L'accent qui cherche le cœur ; Mais
ce chaut qui la captive , Dans sa mesure moins vive, N'exprime
plus le bonheur !

« Â quoi rêvez-vous; dit-elle?

« Les zéphyr^s sent au beau temps ; « Sur la rive maternelle «
Le doux printemps vous appelle^ c N'aimez-vous plus le
printemps?

a — Sauvez-vous j pauvre petite^

« Sans me demander pourquoi

« J'ai choisi ce sombre gite :

« L'oiseleur^ qu'en vain j'évite,

« Vous l'apprendrait mieux que moi. »

Alors autour du grand chêne Elle entrevoit des réseaux ; Gé-
missante; et hors d'haleine, Elle veut briser la chaîne Du roi des

petits oiseaux.

a Vous n'êtes pas assez forte, « Dit-il; mais consolez-vous.

« Du monde il faut que tout sorte ; « Dieu n'y plaça qu'une porte , « Et la Mort l'ouvre pour tous.

« Sur cette plage étrangère y a Egales à leur réveil , « Et la reine et la bergère , « Sous le marbre et la fougère , .

« Dorment du même sommeil.

tt Sous cetteloi simple et juste « On voit passer tour à tour

« L'oiselear, Toiseau, Tarbuste, « Les rois et leur race auguste
:

« J'y passerai donc un jour.

a Mais des rois l'ombre incertaine « Demande grâce souvent «
Au destin qui les entraîne :

« L'oiseau blessé qui s'y traîne « Se repose en arrivant.

« lia y de la flèche empennée « Tous les traits sont amortis ; <c
Et la mère infortunée , a Libre , et désempisonnée^ « Chante
auprès de ses petits !

« Si votre pitié naïve « Ne craint pas de nouveaux pleurs, «
Cherchez, au bord de la rive, « Une feuille fugitive

oi 499 i< «Ou sont gravés mes malheurs (i). »

Sous l'ombre mystérieuse La feuille alors murmura ; £t^ long-
temps silencieuse^ Plus triste que curieuse ^ Xj'Hirondelle
soupira.

« Adieu donc, s'écria-t-elle, (f Puisqu'il faut partir sans vous !

« Puisse une feuille nouvelle y « Quelque jour , à l'Hirondelle
« Révéler un sort plus doux ! »

* La Feuille de rose, de M. Arnault.

LE

A LA TOUR DE ROUEN

AR mon baptême y 6 ma mère , Je voudrais être Tenfant Qui
bondit sur la bruyère Avec l'agneau qu'il défend.

J'ai soif de Teau qui murmure Et fuit là-bas dans les fleurs :

L'eau de la tour est moins pure ^ Je la trouble avec mes
pleurs.

Si le rayon d'une étoile Glisse au fond de ma prison y Les bar-
reaux forment un voile Qui tourmente ma raison.

Quand le fer qui se colore M'annonce que le jour luit , Le petit
Arthur encore Est triste comme la nuit.

Pour bercer ma jeune enfance Vous saviez des airs touchans ;
Et j'ai reçu la défense De me rappeler vos chants !

Mais que la flûte lointaine M'apporte un réveil plus doux , Je
tressaille dans ma chaîne ; Ma mère, je pense à vous.

Ce vieux gardien, dont l'œil sombre Un soir me remplit d'ef-
froi ,

Qui , sur mes pas, comme une ombre , Fit peur au pauvre enfant-roi , J'ai vu son front , moins austère , Vers ses enfans se baisser :

Hélas ! que n'est-il mon père !

Il daignerait m'embrasser.

Lorsque la fièvre brûlante Sur lui fit planer la mort , Sa bouche , pâle et tremblante , Dit qu'il avait un remord.

De cette affreuse démente Cherchant à le secourir , J'ai chanté votre romance Pour l'empêcher de souffrir.

Aux sons de la vieille harpe Il s'endormit sur mon sein , Enveloppé de l'écharpe Dont me para votre main.

Une reine l'a brodée :

Mon geôlier la garde encor....

Je ne l'ai plus demandée ; Et c'était mon seul trésor.

Peut-être ce sacrifice

En secret l'attendrira ,

Et qu'à vos larmes , propice ,

Un moment il me rendra.

Mes biens , mes jours ^ ma couronne ,

Tout cequ'ils brûlent d'avoir ,

Oh ! ma mère , je le donne ;

Mais avant je veux vous voir.

Malgré leur veille farouche ,
J'appns seul à retracer
Le premier nom que ma bouche
Essaya de prononcer.
Ne pouvant briser la pierre
Où j'ai nommé leur vainqueur ,
Ils ont brùté ma paupi^ ; Mais la mémoire est au cœur.
En vain leurt bandeaux funèbres Ont puni mes bibles yeux; A
genoux, dans les ténèbres', Ma pi-ière monte aux cieui ; L'épée y
dort suspendue ; Comme vous en ce séjour.
Mon père, on la croit perdue :
Mais si je l'atteins un jour!... .

IMITÉ DE L*ARABE

^STAIT jadis. Pour un peu d'or^ Un fou quitta ses amours^ sa
patrie.

(De nos jours cette soif ne paraît point tarie ;

J'en connais qu'elle brûle encor.) Courageux ^ il s'embarque }
et, surpris par l'orage , Demi-mort de frayeur , il échappe au nau-
frage. La fatigue d'abord lui donna le sommeil y Puis enfin l'ap-
pétit provoqua son réveil.

Au rivage , où jamais n'aborda l'Espérance ^ Il cherche^ mais en vain ^ quelque fruit savoureux ;

Du sable , un rocher nu , s'offrent seuls à ses yeux : Sur la vague en fureur il voit fuir l'existence. L'ame en deuil , le cœur froid , le corps appesanti , L'œil fixé sur les flots qui mugissent encore y Sentant croître et crier la faim qui le dévore , Dans un morne silence il reste anéanti.

La mer , qui par degrés se calme et se retire , Laisse au pied du rocher les débris du vaisseau ; L'infortuné vers lui lentement les attire^ S'y couche , se résigne , et s'apprête un tombeau. Tout-à-coup il tressaille , il se lève y il s'élance ; Il croit voir un prodige , il se jette à genoux. D'un secours imprévu bénir la Providence , Est de tous les besoins le plus grand , le plus doux !

Puis , en tremblant , ses mains avides Touchent un lin mouillé , rempli de grains humides ; Il presse , il interroge et la forme et le poids ^ Y sent rouler des fruits ,... des noisettes^., des noix....
<c Des noix! dit-il, des noix! quel trésor plein de charmes!»

LA MOUCHE BLEUE

^ UMBLE fille de l'air ^ mouche bleue et gentille , Qui rafraîchis ton vol sur d'humides roseaux^

N'es-tu pas le nain des oiseaux ?

Non I tu ne chantes pas , légère volatile ; Tu n'as point de plumage , et ton rapide essor M'en fait mieux admirer l'invisible ressort.

Tu ris de l'oiseleur ^ tu fais sauver sa joie ; Ton piquant aigillon le distrait de sa proie;

Et ton bourdonnement moqueur

Lui noDune impunément son agile vainqueur.

Tu montes jusqu'aux cieux les ailes étendues;

Un rayou de soleil te guide et te soutient; Ta famille dansante et s'y joue et s'y tient , Comme un essaim de fleurs dans les airs répandues. Qu'il est gai de te voir t'y balancer long-temps ^ Descendre vers la terre , et remonter encore ,

Y chercher , renaissance au souffle du printemps , Sur ta robe de gaze un reflet de l'aurore !

Violette vivante ! à ce peu qu'il t'a fait , Le Ciel donna le monde , iniprima la pensée , Le sentiment^ l'amour! et, sans remords blessée , Pour toi ^ du moins ^ Tamour n'est qu'un bien-fait !

Je m'amuse à rêver sur ton frêle édifice

Soutenu de frêles piliers ^

Si polis et si réguliers Qu'on les croirait mouvans par artifice.

Hélas ! dans l'âge le plus fort ^ Comme toi l'homme tombe ; et ce maître du monde

N'a plus d'ami qui le seconde

Dans son duel avec la Mort.

mouche ! que ton être occupa mon enfance !

Combien , lorsqu'attristant mon paisible loisir Quelqu'enfant
sous mes yeux accourait te saisir^ Mes larmes prenaient ta dé-
fense !

Petite philosophe^ on a médité de toi :

J'en veux à la fourmi qui t'a cherché querelle. Un printemps
fait ta vie ^ en jouir est ta loi ^ Es-tu moins prévoyante , es-tu
moins riche qu'elle ? Esclavée de la terre, elle y rampe toujours ^
Ses trésors souterrains sont clos à l'indigence ; Et, quand il a
rempli son avare exigence , Du ciron malheureux elle abrège les
jours.

Pour toi , souvent rêveuse et souvent endormie , Je t'observe
partout avec des yeux d'amie :

Quand la nature est triste , il ne te faut plus rien , Et tu romps
avec elle un fragile lien.

Oh ! puisse l'âpre hiver épargner ta faiblesse ! Que l'aiglon
jamais ne te soit rigoureux !

Que ton corps délicat y qu'au rien détruit ou blesse , Trouve
contre l'& brume un foyer généreux !

Atome Voyageur I en passant les moiragnes y Les ruisseaux,
les chemins, les cités, les campagnes , Que Dieu te sauve , hélas !
et du bec d'un oiseau , Et de l'insecte au fin réseau !

L'ÉCOLIER

N tout petit enfant s'en allait à l'école.

On avait dit : Allez !... Il tâchait d'obéir ^ Mais son livre était lourd , il ne pouvait courir : Il pleure , et suit des yeux une Abeille qui vole.

a Abeille y lui dit-il y voulez-vous me parler ?

« Moi y je vais à l'école : il faut apprendre à lire ^

« Mais le maître est tout noir , et je n'ose pas rire :

« Voulez-vous rire , abeille^ et m'apprendre à voler ? »

c» Non , dit-elle j j'arrive et je suis très-pressée.

« J'avais froid ^ l'Aquilon m'a long-temps oppressée :

« £iifia , j'ai vu les fleurs , je redescends du ciel ,

tt Et je vais commencer mon doux rayon de miel .

« Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;

« Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.

« Vite y vite à la ruche ! on ne rit pas toijgours :

<(Cest pour (aire le miel qu'on nous rend lesbeaux jours.»

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.

Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ; Il saluait Taurore, et Taurore charmée Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une Hirondelle passe : elle effleure la joue Du petit nonchaland qui s'attriste et qui joue ; Et dans l'air suspendue , en redoublant sa voix y Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

a Oh ! bonjour ! dit Tenfant ^ qui se souvenait d'elle ; « Je t'ai vue k l'automne. Oh ! bonjour, hirondelle ! ((Viens ! tu portais bonheur à ma maison y et moi

« Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en clonner , toi ?

« Jouons. — Je le voudrais ^ répond la voyageuse ^

« Car je respire à peine ^ et je me sens joyeuse.

« Mais j'ai beaucoup d'amis qui douteat du printemps ;

« Ils révéraient ma mort si je tardais long-temps.

« Non y je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance y

« J'emporte un brin de mousse en signe d'espéi*ance.

« Nous allons relever nos palais dégarnis :

« L'herbe croît , c'est l'instant des amours et des nids.

« J'ai tout vu. Maintenant^ fidèle messagère ^

« Je vais chercher mes soeurs y là-bas sur le chemin.

« Ainsi que nous ^ enfant ^ la vie est passagère ^

« Il en &ut profiter. Je me sauve... A demain ! »

L'enfant reste muet ^ et , la tête baissée , Eéve et compte ses paS; pour ti*omper son ennui , Quand le livre importun , dont sa main est lassée , Rompt ses fragiles nœuds ^ et tombe auprès de lui.

Un Doge l'observait du seuil de sa demeure.

Stentor^ gardien sévère et prudent à la fois^

De peur de refirayer retient sa grosse.voix.

Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?

« Bon dogue y voulez-vous que je m'approche un peu ,

« Dit l'écolier plaintif? Je n'aime pas mon livre ^

ce Voyez ! ma main est rouge , il en est cause. Au jeu

a Rien ne fatigue y on rit ^ et moi je voudrais vivre

« Sans aller à l'école^ où Ton tremble toujours.

« Je m'en plains tous les soirs , et j'y vais tous les jours y

« J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune af&ire.

« Le sort des chiens me plaît , car ils n'ont rien à faire. »

« Ecolier ! voyez-vous ce labouteur aux champs?

a £h bien ! ce laboureur y dit Stentor ^ c'est mon maître.

<c II est très-vigilant; je le suis plus y peut-être.

a II dort la nuit , et moi j'écai'te les méchants.

« J'éveille aussi ce bœuf qui , d'un pied lent; mais ferme;

« Ya creuser les sillons quand je garde la ferme.

« Pour vous-même on travaille ; et y grâce à vos brebis y

« Votre mèro; en chantant^ vous file de^ habits.

a Par le tiavail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.

s Allez donc 4 l'école ; allez , mou petit ange !

D Les chiens ne lisent pas , mais la diaine est pour eux :
n L'ignorance toujours mène à la servitude.
K L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend de l'étude;
V Enfant , vous serez homme , et vous serez heureux ;
« Les chiens vous serviront, s L'enfant l'écouta dire ,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue il pense , il marche , il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école , un peu tard , il arrive gaîment ,
Et dans le mois des firuils il lisait couramment.

CONTE D'ENFANT

CONTE D'ENFANT

[L ne faut plus courir à travers les bruyères , Enfant, ni sans congé vous hasarder au loin.

Vous êtes très-petit; et vous avez besoin Que l'on vous aide encore à dire vos prières. Que feriez- vous aux champs , si vous étiez perdu? Si vous ne trouviez plus le sentier du village? On dirait : « Quoi , si jeune , il est mort ? c'est dommage ! »

Vous crieriez De si loin seriez-vous entendu ?

Vos petits compagnons , à l'heure accoutumée , Danseraient à la porte et chanteraient tout bas ; Il faudrait leur répondre , en la tenant fermée :

« Une mère est malade j'enfants , ne chantez pas ! » Et vos cris rediraient : « O ma mère ! ô ma mère ! » L'écho vous répondrait l'écho vous ferait peur. L'herbe humide et la nuit vous transiraient le cœur. Vous n'auriez à manger que quelque plante amère; Point de lait point de lit!... Il faudrait donc mourir ? J'en frissonne ! et vraiment ce tableau fait frémir. Embrassons-nous , je vais vous conter une histoire } Ma tendresse pour vous éveille ma mémoire.

« Il était un berger veillant avec amour Sur des agneaux chéris , qui l'aimaient à leur tour. Il les désaltérait dans une eau claire et saine Les baignait à la source , et blanchissait leur laine; De serpolet , de thym parfumait leurs repas ; Des plus faibles encore guidait les premiers pas ; D'un ruisseau quelquefois permettait l'escalade. Si l'un d'eux au retour y tramait un pied malade , Il était dans ses bras tout doucement porté Et, la nuit sur son lit, dormait à son côté;

Réveillés le matin par l'aurore vermeille ,

il leur jouait des airs à captiver l'oreille;

Plus tard, quand ils broutaient leur souper sous ses yeux

Aux sons de sa musette il les rendait joyeux.

Enfin il renfermait sa famille chérie

Dedans la bergerie.

Quand l'ombre sur les cianips jetait son manteau noir

Il leur disait : « Bonsoir, • « Ghees agneaux ! sans danger reposez vous ensemble ; « L'un par l'autre pressés demeurez

chaudemment; « Jusqu'à ce qu'un beau jour se lève et nous rassemble ^ « Sous la garde des chiens dormez tranquillement. »

Les chiens rôdaient alors , et le pasteur sensible Les revoyait heureux dans un rêve paisible.

£h! ne Fétaient-ils pas? Tous bénissaient leur sort, Excepté le plus jeune; hardi , malin , folâtre ^ Des fleurs^ du miel; des blés et des bois idolâtre , Seul il jugeait tout bas que son maîti^e avait tort.

Un jour , riant d'avance j et roulant sa chimère^

Ce petit fou d'agneau s'en vint droit à sa mère j

Sage et vieille brebis ^ soumise au bon pasteur.

« Mère ! écoutez^ dit-il : d'où vient qu'on nous enferme?

« Les chiens ne le sont pas^ et j'en prends de l'humeur.

« Cette loi m'est trop dure ^ et j'y veux mettre un terme.

« Je vais courir partout ^ j'y suis très-résolu.

« Le bois doit être beau pendant le clair de lune :

« Oui ^mère^ dès ce soir je veux tenter fortune :

« Tant pis pour le pasteur^ c'est lui qui l'a voulu.)i

— « Demeurez ^ mon agneau^ dit la mère attendrie ; « Vous n'êtes qu'un enfknt^ bon pour la bergerie;

« Restez-y près de moi ! Si vous voulez partir^ « Hélas ! j'ose pour vous prévoir un repentir. »

— « J'ose vous dire non ; cria le volontaire.... » Un chien les obligea tous les deux à se taire.

Quand le soleil couchant au parc les rappela ^

Et que par flots joyeux le troupeau s'écoula ^

L'agneau sous une haie établit sa cachette ;

n avait finement détaché sa clochette .

Dès que le parc fut clos j il courut à l'entour ,

Il jouait ^ gambadait, sautait à perdre haleine.

a Je voyage, dit-il , je suis libre à mon tour !

« Je ris y je n'ai pas peur ; la lune est claire et pleine :

« Allons au bois, dansons, broutons ! » Mais, par malheur ,

Des loups pour leurs enfans cherchaient alors curée :

Un peu de laiie, hélas ! sanglante et déchirée ,

Fut tout ce que le vent daigna rendre* au pasteur.

Jugez comme il fut triste, à l'aube renaissante !

Jugez comme on plaignit la mère gémissante !

« Quoi ! ce soir, cria-t-elle, on nous appellera,

« Et ce soir... et jamais l'agneau ne répondra ! »

En l'appelant en vain elle affligea l'Aurore }

Le soir elle mourut en l'appelant encore.

LE PÉLICAN

^ ou

LES DEUX MÈRES

ouT perdu dans le soin de sa jeune famille ; Sur la yague qui passe ^ et qui roule ^ et qui brille ^ Un Pélican s'incline , et saisit les poissons Qu'il ofFre en espérance à ses chers nourrissons.

Sans affaire^ et livrée à l'amour d'elle-même j L'Autruche , en digérant , vient le long du rocher. Son repas est fini^ qu'aurait-elle à chercher? Elle porte tout ce qu'elle aime.

« Grand dieu ! d'où venez-vous ? dit-elle au tendre oiseau

Dont la poitrine est ouverte et sanglante* Sortez-vous d'un combat, d'un piège, d'un réseau? Le coup est-il mortel? j'en suis presque tremblante. Parlez donc ! quelle flèche ou quel ongle assassin

Vous déchira le sein?

Vous faites peur. » « Cest moi, c'est un peu de ma vie , Répond le Pélican à sa pêche assidu.

Voua allez me porter envie :

Mes petits avaient faim ; mon sang n'est pas perdu , Je l'ai versé pour eux. — Quoi! dit l'autre irritée ; Votre ^ang... taisez-vous ! on ne peut sans horreur Supporter dans Famour cet excès de fureur ; Il soulève y il repousse^ et j'en suis révoltée. Vous perdez le bon sens , vos petits vous tueront y

Et les oiseaux riront.

Laissez ces préjugés aux tendres tourterelles. L'amour est un besoin qu'il est doux d'éprouver , Mais je n'aurais point d'oeufs s'il fallait les couvrir. Quel emploi^ quel ennui d'étendre ainsi les ailes^

De garder la liaison y d'y mourir de chaleur ! L'hymen n'est donc pour vous qu'un travail^ un malheur? Se torturer le flanc^ s'appauvrir l'existence, Mourir^ pour satisfaire à l'importune instance

De petits jeunes dévorans^ Dont les cris déchirans

Troublent et le sommeil et la veille !

D'en parler seulement je me bleste Toreille.

Ce fanatisme fait pitié ; . Toutefois , s'il est temps , écoutez l'amitié.

« Mon exemple peut vous instruire^

L^n de couvrir, de me détruire,

Au hasard je laisse mes œufs :

Le ciel veille sur moi , le ciel veille sur eux :

Je ne me charge pas de ce soin haïssable.

Je suis mère pourtant, je les couvre de sable.

Si la pluie et l'orage , et les vents tour à tour ,

Ne les écrasent pas avant de naître au jour ,

Si le Milan ne les dévore,

La chaleur du soleil enfin les fait éclore ; , La nature en prend soin j et tous les élémens Composent mieux que moi leurs premiers alimens. Ils s'envolent alors et vont chercher fortune : Je n'ai pas supporté leur enfance importune.

Ce qu'ils deviennent^ je ne sais :

Je me porte bien , c'est assez. »

« — Méchante I ah ! méchante endurcie !

De quel aveuglement ton ame est obscurcie?

Tu n'as donc d'une mère obtenu que le nom?

Va, tu glaces mon cœur, tu blesses ma raison. Quoi ! te déshériter des larmes d'une mère ,

De ses tourmens délicieux ,

De ses plaisirs silencieux j Où tout est volupté bien que parfois amère !

Quand je sens mes petits s'agiter sous mon sein ,

Quand leurs cris me disent : J'ai faim !

Oh ! quel bonheur j'éprouve à leur donner ma vie ! Mais ma douce blessure est promptement guéri« :

On dirait que T extrême amour Renaît sans cesse de lui-même :

Ou le prodigue en vain ^ comme le feu du jour. Il se ranime encor pour nourrir ce qu'il aime. Va chercher tes enfans ; tu me remerciâs ^ Si tu peux les trouver et devenir sensible :

Ton sort, au milieu d'eux y s'écoulera paisible. ' Va y ne crains plus la mort ; sois mère y tu vivras ! »

LE PETIT MENTEUR

ENEz bien près, plus près, qu'on ne puisse m'ente ndre :

Un bruit vole sur vous , mais qu'il est peu flatteur ! Votre mère en est triste; elle vous est si tendre î Onrdit, mon cher Amour, que vous êtes menteur.

Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne , Vous faites le plaintif, vous traînez votre voix, Et vous criez très-haut : Hé ! ma bonne ! ma bonne ! L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois. Vous avez effrayé cette bonne attentive ,

On rit que ses deux bras étaient nus et sanglans .

c n ne ment pas, dit-on , il tremble ! il saigne ! il pleure !

« Quoi ! c'est donc vrai, Colas? b II s'appelait Colas.

« Nous avons bien ri tout-à-l'heure ; « Et la brebis est morte ! elle est mangée. . . hélas ! » On le plaignit. Un rustre ^ insensible à ses larmes, Lui dit : a Tu fus menteur, tu trompas notre eflroi : « Or, s'il m'avait trompé, le menteur, fut-il roi^

« Me crierait vainement aux armes. »

Et vous n'èles pas roi, mon ange , et vous mentez ! Ici , pas un flatteur dont la voix vous abuse ^

Vous n'avez point d'excuse.

Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés , Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère,

Car on ne ment pas à sa mère.

Tout s'enfuira de vous , j'en pleurerai tout bas ; Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie : Que ferons-nous alors? Oh! ne vous cachez pas ! Prenez un peu courage , enfant ; que je vous voie }

Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon ; Allei, petit chéri , ne trompez plus personne ; Soyez sage, aimez Dieu , je crois qu'il vous pardon Il est père, il est bon I

LA SOURIS CHEZ UN JUGE

LA SOURIS CHEZ UN JUGE

REMBLANTE^ pHse au piège et respirant à peine ^ Sortie imprudemment du maternel séjour^ Rêvant sa dernière heure au seul bruit de sa chaîne y Une jeune souris voyait tomber le jour .

Dans le grillage étroit qui la tient prisonnière^

A passé d'un flambeau l'éclatante lumière ;

Elle tressaille^ écoute : un silence de paix

Succède au mouvement qui la glaçait de crainte ;

Et d'un vieux mur caché sous des lambris épais

On entend murmurer cette humble et douce plainte :

c Dans ta belle maison y toi j qui rentres content^ Quand je me sens mourir de la mort qui m'attend ^ Redoutable ennemi de

tout ce qui respire.

Oh ! n'étends pas sur moi ton oppressif empire ! Laisse ton cœur s'ouvrir au cri du malheureux : Hélas ! est-on moins fprand pour être généreux ? Laisse-moi boire encor l'air^ la douce rosée , Ce bienfait de la nuit, ce céleste présent^

Dont y par un souffle humide et bienfaisant,

Chaque matin la terre est arrosée.

Juge , sois juste et rends^noi mes trésors ^ Un ciel à contempler, ma liberté native :

Dieu me fit de la vie un plaisir sans remords , Toi y tu la rends sombre et captive.

« Je suis une souris née au dernier printemps ;

L'été commence. Hélas ! c'est vivre peu de temps !

Viens voir, je porte encor la robe de l'enfance. Le blé nouveau , le riz friand , les noix , Disait ma mère , allaient avant deux mois

Enrichir mou adolescenceDce.

Peu m'est assez pourtant; facile à me nourrir^ Je ne suis pas g^ourmande et tout sert au ménage ; Un grain d'orge suffit aux souris de mon âge

Pour les empêcher de mourir.

« Ne me fais pas mourir ! Suis l'exemple d'un sage :

lies souris sans danger visitaient son séjour ;

Car ce sage disait : « De nos âmes un jour

« Le sein des animaux peut-être est le passage.

« Tout est possible à Dieu ^ l'impossible est son bien;

(< Si par lui l'homme est tout ^ par lui l'homme n'est rien.

« Grâce donc ! criait-il aux hommes en colère,

« Muets pour la clémence et sourds à la prière;

« Grâce ! oubliez un peu les mots : glaive , trépas ;

« Régnerez sur le plus faible et ne le tuez pas !

« Qui sait si la souris n'est pas la jeune fille

« Frappée en folâtrant au sein de sa famille,

«]Et qui tombe immobile en courant dans les fleurs ?

« Car, pour un peu de miel, que d'absinthe et de pleurs ! »

« Si le sage a dit vrai^ tremble d'être inflexible , Tremble de
tourmenter Tame errante et sensible D'une sœur qui t'aima^
d'une jeune beauté Qui se plaisait^ enfant ^ sur ton sein agité.

« Enfin y si ma part de la vie

N'est que le rayon passager Du jour que mon cachot me dé-
robjs et m'envie ^ Ce don si fugitif, daigne le ménager !

Vivre, c'est vivre enfin , et le néant m'alarme) Cette crainte au
méchant coûte au moins une larme; Juge de son horreur pour un
cœur tout amour, Et si loin de la nuit ne m'éteins pas le jour !
Faut-il te dire tout? je veux devenir mère.

Laisse-moi donc revoir, dans ma douleur amère , Un ami de mon âge, imprudent comme moi , Qui pour me délivrer s'élancerait vers toi.

S'il avait de mon sort la triste confidence , Je lui dirais en vain : Sauvez-vous ! il viendrait : L'amour au désespoir connaît-il la prudence ?

^ 259 «d Il rongerait mes fers y ou bien il me suivrait.

« J'ai dit l'amour : tu le connais peut-être ?

Béni soit Dieu ! car l'amour est humain.

Oui y je retrouverai la moitié de mon être y

Et je serai libre demain I Oui y tu sais que l'amour console la nature ,

Qu'il jette au prisonnier àe& rêves gracieux^ Qu'il souffle à son oreille un chant délicieux , Et que même au coupable il sauve la torture.

Et je suis à genoux... et je tremble... et j'attends... Homme, pour te fléchir qu'il faut parler long-temps !

Non ! ne m'écrase pas ! et si ma peur te touche , Que l'accent du pardon s'échappe de ta bouche ! Il est dieu , leur dirai-je^ il m'a donné des jours ! Ton toit sera béni , ton nom vivra toujours ^ Et toujours de beaux yeux aimeront à le lire,

« Et si jamais ton cœur, bràlé d'un saint délire ,

On rit que ses deux bras étaient nus et sanglans.

« n ne ment paS; dit-on ^ il tremble ! il saigne ! il pleure !

« Quoi ! c'est donc vrai ^ Cola«? » Il s'appelait Colas.

« Nous avons bien ri tout-à-l'heure ^ « Et la brebis est morte ! elle est mangée. .. hélas ! » On le plaignit. Un rustre ^ insensible à ses larmes^ Lui dit : a Tu fus menteur^ tu trompas notre effroi : « Or, s'il m'avait trompé , le menteur, fût-il roi,

« Me crierait vainement aux armes. »

Et vous n'êtes pas roi, mon ange , et vous mentez ! Ici , pas un flatteur dont la voix vous abuse y

Vous n'avez point d'excuse.

Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés , Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère,

Car on ne ment pas à sa mère.

Tout s'enfuira de vous , j'en pleurerai tout bas ; Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie : Que ferons-nous alors? Oh ! ne vous cachez pas î Prenez un peu courage , enfant ; que je vous voie ^

Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardoa ; Allez, petit chéri, ue trompez plus personne; Soyez sage, aimez Dieu, je crois qu'il vous pardonne ; Il est père, il est bon !

LA SOURIS CHEZ UN JUGE

De frais parfums, d'attrayantes douceurs, Et d'un souffHe embaumé la langue sympathique. Toutes deux ont franchi l'enclos vert du jardin : « Voyez ! dit la plus vive » ^ elle était frêle et blonde ; « Voyei que de trésors ! ce n'est rien que jasmin , « Lilas y rose , et je crois toutes les fleurs du monde, i» Cette folle suivait

son volage désir, Aux suaves bouquets se suspendait à peine, Prodiguant ses baisers jusqu'à manquer d'haleine. Disant : « Demain le miel, aujourd'hui le plaisir ! »

L'autre, plus posément, savourait les délices ^

Du banquet préparé pour les filles de l'air.

Et, prévoyante aux besoins de l'hiver.

Pour la ruche épuisée en gardait les prémices. Leurs ailes en tremblaient. Mais un globe fatal , Suspendu dans les fleurs sous la o^éridienne , Semble de l'ambrosie offrir le doux régal

A la jeune épicurienne.

Sous ce cristal frappé de tous les feux du ciel ,

^ 265 cfi\$

S'échauffe et fermeate le miel ^ lunocente liqueur pour l'homme préparée , Mais qui donne la mort à la mouche dorée :

Sa force s'y consume ^ et sa raison s'y perd. L'abîme transparent par malheur est ouvert :

L'imprudente n'y voit qu'un don de la fortune] Sa sœur, qui l'en détourne , est presque une importune , Et) malgré ses conseils ^ elle com*t s'y plonger : Quand on veut le bonheur^ en voit-on le danger ? a Par quel charme imposteur vous êtes asservie y « Dit l'autre en soupirant; vous me faites pitié : ft Quittez ce doux breuvage y au nom de l'amitié ,

« Peut-être^ hélas ! au nom de votre vie !

« Vous ne m'écoutez pas. Je reviendrai ce soir ; « O ma sœur I
le travail est utile à notre âge. « Puissé-je ne pas voir bientôt ,
chère volage,

« Ce que je tremble de prévoir. »

Elle retourne aux fleurs avec inquiétude.

Ce beau jour lui paraît plus lent qu'un autre jour

Tout suc lui semble amer, et sa sollicitude Implore, et croit du
soir avancer le retour.

Enfin à l'horizon le soleil va s[^]éteindre ; Elle vole à sa sœur[^]
et, tout près de l'atteindre , L'appelle en la grondant d'un ton
craintif et doux : « Allons, il se fait tard; me voici , venez-vous ? »

« — 11 n'est plus temps , ma soeur, je suis trop accablée ;

« Je ne puis me sauver de ce lieu.

« Je vous regarde encor; mais ma vue est troublée; « Mon
corps brûle et languit ; venez me dire adieu , « Je ne puis me
mouvoir • Un grand feu me dévore: tt Mes ailes , je le sens, ne
peuvent m' emporter ; « Voyez comme je suis ! mais soyez bonne
encore ; « Si mon crime (il est grand !) ne peut se racheter, « Ige
me hâissez pas, je n'étais pas méchante. « La volupté trompeuse
égarait ma raison; a Ce breuvage mortel, dont l'ardeur nous en-
chante, « Que je l'aimais , ma sœur , et c'était un poison !

« Je mo repens , ei je succombe :

ic Suus une fleur creusez ma tombe.

■ Adieu ! Pourquoi le ciel crédH-il le désir, « S'il a caché la
mort dans le plaisir? ■

Elle ne parla plus< Ses ailes s'étendirent , Ses petits pieds doucement se raidirent ;

Et sa sœur gémissante eut peine à s'envoler.

Ce tableau d'un long deuil accabla sa mémoire ;

Elle fut toujours triste j et jamais, dit l'histoire,

Même au sein du travail ne put se consoler.

LE SOIR D'ÉTÉ

^r-^i^*Jh(rX:

ENfz ^ mes chefs petits ; venez ^ mes jeunes âmes ^ Sur mes genoux, venez tous les deux vous asseoir. Au soleil qui se couche il faut dire bonsoir :

Voyez comme il est beau dans ses mourantes flammes I Sa couronne déjà n'a plus qu'un rayon d'or :

Demain y plus radieux vous le verrez encor y Car on ne Ta point vu s'enfuir sous un nuage : La cigale a chanté ; nous n'aurons point d'orage. Ce soleil mûrira les fruits que vous aimez; U vous rendra vos jeux^ vos bouquets parfumés. Des qu'il s'éveillera , je vous dirai moi-même :

À^llons voir le soleil. Jugez si je vous aime !

Les charmantes Heures viendront

Danser autour de la journée ;

Et riantes y s'envoleront ^ Formant avec des fleurs la trame de
Tannée. Et vous appellerez le faible agneau qui dort^ Pour le bai-
gner ce soir il n'est pas assez fort; Huit jours font tout son âge; il
se soutient à peine ^ Et vous le fatiguez à courir dans la plaine.

Venez, il en est temps, vous baigner au ruisseau ; Tout semble
se pencher vers son cristal humide : Le moucheron brûlant y
pose un pied timide; Et, fatigué du jour, le flexible arbrisseau Y
trace de son front la fugitive empreinte.

A ses flots attiédís confiez-vous sans crainte; Je suis là. Voyez-
vous ces poissons innocens ? Ne les effrayez pas; ils s'enfuiront
d'eux-mêmes : De vos jeunes désirs on dirait les emblèmes ; Sans
les troubler encor ils glissent sur vos sens.

Saluez^ mes amours ^ cette vieille bergère :

Son sourire aux enfans donne une nuit légère. Quoi ! vous
voulez courir^ pauvres petits mouillés? Ce papillon tardif^ que la
fraîcheur attire y Baise dans vos cheveux les lilas effeuillés, Et^
tout en vous bravant, je crois l'entendre rire. C'est assez Je pour-
suivre et lui jeter des fleurs, Æn&ns 'f vos cris de joie éveillent la
colombe : Un roseau qui s'incline ; une feuille qui tombe ^
Rompt le charme léger qui suspend les douleurs. Écoutez dans
son nid s'agiter l'hirondelle :

Tout lui semble un danger^ car elle a des petits: Peut-être elle
a rêvé qu'ils étaient tous partis. La voilà qui se calme ^ elle les
sent près d'elle l

Mais la lune se lève^ et pâlit mes crayons :

Ne bravez pas dans l'eau ses humides rayons.

Les pavots vont pleuvoir sur sa lente carrière ;
Au ciel; qui donne tout^ offrez votre prière^
Elle est pure et charmante ; et vous la dites bien.
La voix est faible encore , mais c'est Dieu qui l'écoute !
Un feible accent vers lui sait trouver une route f
Il entend un soupir; il ne dédaigne rien.
Et maintenant dormez. Leurs mains entrelacées
Semblent lier encor leurs naïves pensées.
Hélas ! ces cœurs aimans, qu'elles viennent d'unir^
Ne les séparez pas, mon Dieu, dans l'avenir I
Us dorment. Qu'ilssont beaux! Queleur mèreestheureuse!
Dieu n'a pas oublié ma plainte douloureuse ;
Sa pitié m'écouta... Tout ce que j'ai perdu ,
Sa pitié, je le sens, me l'a presque rendu !

Sommeil ! ange invisible aux ailes caressantes, , Verse sur mes
enfiins te^ fleurs assoupissantes; Que ton baiser de miel enve-
loppe leurs yeux , Que ton vague miroir réfléchisse leurs jeux }
Au pied de ce berceau], que mon amour balance, Fais asseoir
avec toi l'immobile silence.

Ma prière est sans voix ; mais elle brèle encor. Dieu ! bénissez
ma nuit ; Dieu ! gardez mon trésor !

UNE MERE

UNE MÈRE

IMITATION DE SHAKSPEARE

jx accourt, on veut voir la mère infortunée D'Arthur; et la Pitié muette ^ consternée , Pleure , et n'ose répondre à ses profonds sanglots ; Et la prison mobile emporte sur les flots Arthur, le jeune Arthur , l'espoir de son veuvage.

Cet enfant-roi tombé dans l'esclavage.

Inconsolable, errante aux rivages déserts, De longs gémissemens elle frappe les airs , Gomme une aigle éperdue à son nid enlevée , Quand le lâche vautour , usurpateur affreux,

Cherchant un festin ténébreux , Dans l'ombre a dévoré la royale couvée.

Sur le sable, où la nuit répand un voile obscur, L'Écho mourant répond : Arthur ! mon cher Arthur!.. Un heureux de la terre, un sage , un insensible, Ne voit dans ses clameurs qu'au fol égarément; Pâle , elle ouvre les yeux , le regarde un moment , Et repousse en ces mots cette voix inflexible :

« Il me parle ! et jamais il n'a connu mon fils ; « Il n'entend pas mon ame, il me croit insensée. « Eh ! que me rendra-t-il pour tous mes biens ravis ? « Que dit-il?... Je ne sais , mais sa voix m'a blessée. « Oh ! tais-toi ! j'aime mieux écouter ma douleur ; « Elle parle d'Arthur, elle a seê jeunes charmes , a Elle a ses derniers cris , ses sanglots et ses larmes , « Ses suppliantes mains, son effroi , sa pâleur 5 « Elle est... ce qu'il était! Oui, cette ombre

fidèle m Au milieu de la nuit me réveille, m'appelle , « M'embrasse et m'apparatt avec ses traits chéris :

a Laisse-moi Tadorer , elle me rend mon fils ; « Elle me rend sa voix ! je l'écoute, je pleure ; « Je la suis comme Arthur , au son triste de l'heure ^ « Et sous son vêtement , quand je l'ai rencontré , « Elle m'en a fait voir le fantôme adoré.

« Toi , tu n'as pas de fils , je le vois , j'en suis sûre :

« Effrayé pour toi-même et plaignant ma blessure ,

« Tu te fondrais en pleurs , tu ne pourrais parler.

« Non I tu n'as pas de fils... peux-tu me consoler?

« Toi seul n'es pas ému de mes plaintes amères :

« Quand je parle d'Arthur , tout m'entend , tout frémit.

« Les Anges attentifs pleurent aux cris des mères ;

« Dieu même en les frappant les regarde et gémit;

tt II est père ! il est Dieu. Dans sa miséricorde ,

a II forme de nos pleurs l'espoir qu'il nous accorde :

« On m'a volé mon fils , et Dieu me le rendra.

« Mais ici.... plus jamais nous n'y serons ensemble!

« On m'a volé mon fils, on Temmène.... il niourra...

« Et je ne verrai plus d'enfant qui lui ressemble !

a Que ne suis-je insensée !... en mes rêves confus « Je serais , comme toi , froide , austère , farouche ; « Et le doux nom d'Ar-

thur , exilé de ma bouche , « Fuirait de ma mémoire , et je n'aimerais plus ! « Je préfère la mort à ce songe immobile ; « Je veux aimer toujours ce que j'ai tant aimé , « Arthur , mon cher Arthur, qu'en ta pitié stérile « Tu ne m'as pas nommé !

« Oh! parle-moi d'Arthur !.. Mais tu ne peux m'entendre.

« Hélas ! ce que le ciel a formé de plus tendre y

« Son miracle d'amour est-il connu de toi ?

« C'est le cœur d'une mère , et je le porte en moi , '

« Et je n'ai plus d'enfant ! et sa grâce enchaînée,

« Et ses pas inégaux^ que je guidais encor^

« Loin de ma destinée ^

« Ont emporté son sort !

« Et ce bel arbrisseau^ dont la tige brisée « Promettait à ma vie un ombrage si beau^ « Va languir sans amour , sans^ soleil , sans rosée,

« Sans^eur pour mon tombeau !...

« Ya ! je ne suis pas insensée !

« Ma raison tout entière éclate dans mes pleurs ;

« Elle approuve, elle ordonne, elle accroît mes douleurs •

« Et c'est un crime à toi de la dire éclipsee.

« Qui donc était sa mère?... Oh! moi!., c'était bien moi.

« Ces pleurs... ce sont mes pleurs qui tombent devant toi;

« Peux- tu les démentir? Sans joie et sans parure ,
 « Gomme un saule mourant traîne sa chevelure,
 « Vois mon front se courber : sous ce voile de deuil ,
 « C'est la mère d'Arthur qui se traîne au cercueil.
 « Suis-je insensée? Eh bien ! à ce nom qu'on lui donne,
 « C'est la mère d'Arthur qui meurt et qui pardonne ;
 « Et si tu n'es ému , si ton cœur est glacé ,
 « Va , c'est toi qu'il faut plaindre et nommer insensé!
 « Et vous qui me disiez, dans vos leçons pieuses^
 « Qu'au-delà du tombeau Dieu nous rend nos amours ,
 a Ma mère , ouvrez les cieux^ vos mains religieuses
 « VoDtrecevoirmonfils; gardez-le moi toujours ! « J'ini bien-
 ti, bientôt.... Mais si l'affreux envie ■ Veut le faire périr ,
 ■ Souffrant, décoloré, détruit, il va mourir.
 ■ Je méconnaîtrai donc mon sang, ma propre vie!
 ■ Arrachez^moi le cœur ou cet horrible effroi ;
 ■ Vous tous qui m'écoutez, sauvez-le, lavez^moi ! « Otez-^moi
 ces bandes qui pèsent sur ma tête....
 a Je veux m'enfuir... Laissez...Non, que rien ne m'arrête,
 ■ laissez-moi l'appeler, n'étouffez pas mes cris;
 ■ Mon Père-I^noDieu! mon univers ! mon fils!... >

LE

PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR

cuter pour voir leurs ailes brillantes s'agiter au soleil , et il donnait des escalins aux petits paysans pour ne pas détruire ces charmantes fleurs de l'air. Il arrangeait, pour ces niarmots rustiques , sur la douceur d'être libre , des leçons brèves et touchantes, qu'ils écoutaient en regardant leurs escalins d'un air assez attendri.

Ses promenades lui coûtaient beaucoup ; car, s'il entrait dans une chaumière pauvre, et c'était toujours là que son instinct l'attirait, s'il y trouvait le dénûment, la tristesse et le silence, il y versait les douces paroles , tout l'argent qu'il avait encore, et n'en sortait pas sans avoir consolé, ranimé quelque ame souj&ante. Non-seulement il donnait, mais il savait offrir : c'était toujours la voix d'un frère que le pauvre avait entendue ; c'était l'apparition de la pitié qui donne et qui sourit. Il rentrait alors dans la cité bruyante, plus léger que les papillons dont il avait protégé l'indépendance.

Mais, quand Tannée expirait , il fallait comparaître devant un caissier dont la plume exacte troublait un peu cette joie pure de répandre sans compter.

Aussi l'avait-il nommé son Bhadamanie , et ne paraissait-il devant lui qu'avec rémotioû d'une ame en peine qui va entendre lire son arrêt.

Ses amis ée crurent à la fin obligés de se rassembler pour délibérer sérieusement sur son sort. Us décidèrent entre eux que, puisqu'il donnait tout , ne réservant rien de ce revenu qu'il devait à des talens que l'âge pouvait lui ravir, il fallait le tenir en tutèle, payer chez l'un d'eux sa pension , afin d'être sûr qu'il ne manquât pas du nér cessaire, et mettre en réserve, pour son avenir, une rente modeste dont il userait peut-être dans \$a vieillesse avec moins de profusion.

Il se conforma sans rien dire à cette sage mesure ; et , comme un enfant soumis à une famille qui l'aime , il se laissa mettre en nourrice.

Tout alla bien; seulement iil n'était pjius si gai, parceque ses poches étaient vides , et qu'il n'y avait pas moins de malheureux sur son passage.

Il se consolait pourtant de cette étroite contrainte, en rentrant un jour sans chapeau, un soir sans habit, une

fois enfin ^ par le froid le plus vif^ sans autre vêtea^ que le premier de tous; ce qui lui donnait de gros rhuoa pour lesquels il toussait le plus patienxment du moa< en écoutant avec douceur les remontrances de ses Im nourriciers^ comme il les appelait. U fallait bien alors, faire faire de nouveaux habits ^ qu'il attendait dans sa^ traite avec l'impatience de les donner encore.

Un soir d'hiver^ qu'il passait seul dans une rue ^ sorte y son cœur se seiTa de pitié aux cris lamentakl d'un chien. Hélas ! tout ce qui souffre n'a-t-il pas quel<| lien avec Thomme? Ces gëmissemens étaient si faihj et si éteints^ que cet homme charitable jugea l'animalH blessé. Il se laissa guider par ces plaintes jusqu'à lapoi d'un vieux couvent, où il trouva en effet^ couché sui pierre

y un chien tout palpitant et déchiré. Les maist de la place silencieuse étaient fermées ^ les réverbè jetaientseuls quelques lueurs sur][cette scène isolée. F sieurs cailloux sanglans^ répandus à l'enlour de la v t) me ^semblaient dire que de méchans en fans {cet âge sans piUéy) l'avaient poursuivie et sacrifiée à la, y

\ v.elle d'éprouver sur elle leur force et leur adresse. ■> £ii se baissant, pour Texaminer mieux et l'interroger Il quelque sorte sur l'étendue de ses maux , qui paraisliient extrêmes, le^bon passant fut saisi d'horreur en foyant qu'il n^avait plus d'oreille», et que le sang coulait ibondamment par d'autres blessures plus graves et plus Itroces. L'une de ses pâtes était cassée, et rien, si ce k'est la mort , n'avait été oublié dans le supplice infligé lu plaintif animal.

ï L'homme alors se mita réfléchir sur les moyens d'emporter avec lui ce malheureux qu'il ne songeait plus à

uitter. On eût dit que le blessé avait senti que ce n'était Mus qu'une main généreuse qui s'approchait de son corps

utile. Il gémissait encore, mais il ne jetait plus ces cris

ui appellent au secours : le secours était venu,' et Tes- ^érance versait déjà sur les plaies vives un baume qui

n calmait les élancemens les plus aigus. Le transport

[uoique difficile s'exécute enfin. Deux mouchoirs liés en-

femle soulèvent le chien malheureux: son aauveur

'ci ^porte le plus doucement qu'il peut dans son man-

teau, qui lui forme une espèce de litière suspeiidue.il parvient lentement à sa demeure^ y rentre sans etre^ii de personne^ se glisse dans sa chambre^ y dépose son fardeau mourant. Au moyen de sa lampe ^ il ranime sod I feu y en approche le chien y qui suivait toas ses mouyemens avec des yeux languissans et mouillés. Son hôte lui parle ^ lui donne des consolations ^ l'enveloppe dans ses vêtemens les plus chauds, après avoir lavé ses plaies profondes avec un mélange d'huile et de vin ^ il se couche alors ^ plein d'espoir de sauver son humble malade.

Le lendemain^ tous les jours^ mêmes soins^ niême espérance. Il n'osait avouer cependant qu'il recelait dans sa chambre ce genre d'infortuné. Il craignait... quoi? Eh bien! il craignait qu'on se moquât de lui; il avait peur de la raison des heureux * il eût dit volontiers à son chien, comme il disait aux pauvres, en se dépouillant pour eux : Ne le dites pas ! surtout ne le dites pas I

Au lieu de prendre, comme à l'ordinaire, le repas du matin avec ses amis, il le montait, sous prétexte d'uo travail pressé, et partageait son lait et son pain avec son

convalesceDt muet^ sans oreilles^ sans rien de cet éclat qui l'avait dû rendre naguère Torgueil de ses maîtres.

Son bienfaiteur usait de mille ruses innocentes pour se priver, en sa faveur, des alimens qu'il disait manger tout seul comme un gourmand , ou comme un écolier, en travaillant et en chantant. U se nourrissait à peine ^ mais son protégé reprenait à vue d'œil. Un jour, il éprouva le bonheur de le voir tout-à-coup se lever seul sur ses quatre pâtes égales , et traînant encore , comme le Lazare ressuscité , les lambeaux dans lesquels on l'avait presque enseveli. Haletant de reconnaissance, il vint en soupirant baiser les

pieds de l'homme qui lui rendit ses caresses avec émotion. Il jugea qu'il était temps de se faire connaître^ et, dès que les charpies, les appareils, les linges, se furent détachés d'eux-mêmes des cicatrices assainies du bon animal ^ dès qu'il reparut dans sa robe couleur de noisette foncée, mélangée de blanc ^ dès qu'il eut bondi, en exhalant la plus éloquente reconnaissance, il lui demanda toute son attention, et lui parla en ces termes :

« Félix! vous que j'appelle ainsi, non point parce que vous êtes prodigieusement heureux^ mais parce que le héros d'une pièce touchante s'appelle Félix ou l'Enfanti traqué et que votre situation offre quelque similitude avec la sienne ^ écoutez^ moi : je vais, sans crainte de me rabaisser à vos yeux^ vous dire ce que je suis^ et ce que vous devez attendre de nos relations futures. Je suis artiste y Félix; et quoique vous m'ayez vu pleurer sur vos blessures y il m'est arrivé souvent de distraire tout un peuple naturellement grave et penseur^ de l'arracher à son inquiétude pendant de grands événemens (car les hommes, mon pauvre ami^ ont aussi leurs troubles et leurs blessures) ^ et de ramener^ sur les lèvres d'un monarque, le rire^ qui n'y est pas toujours très-fidèle; en un mot ^ je suis comédien. »

Félix ne donna pas la moindre marque de mépris ni d'étonnement : l'artiste en fut touché. « Suivez-moi, reprit-il : vous voilà sur vos jambes; sans oreilles, il est vrai, mais vous n'êtes pas sourd, et vous n'entendrez plus de menaces ni d'injures; car vous n'aurez point de

maître^ et vous allez connaître tous vos amis. Je vous rends votre liberté avec une sécurité d'autant plus grande ^ que la barbarie de vos assassins vous a cruellement changé; et qu'elle vous a donné pour l'avenir une leçon dont vous saurez profiter : il vous

reste toujours les douceurs de l'amitié, qui ne sont pas les moindres de cette vie passagère ! »

Le comédien, malgré sa gaieté naturelle, n'avait pas les yeux secs en terminant son discours, et Félix le suivit en chien qui l'avait compris parfaitement : il prouva depuis qu'il n'en avait rien perdu.

C'était un jour d'assemblée générale. Le foyer était rempli d'artistes de tous les emplois, quand le bon comédien entra suivi de son paisible FoundUng, Il le présenta à tous ses amis étonnés, qui écoutèrent dans un profond silence la relation des malheurs de Félix, dont les regards se portaient alternativement sur l'orateur et sur l'auditoire attendri de cette narration touchante, qui se termina ainsi : « Mes amis, je vous donne à tous une part dans l'avenir de Félix: il m'entend et vous regarde.

L'INCENDIE

J'avais entendu sonner minuit pour la première fois a

. Lyon. Fatiguée d'un voyage rapide, et plus encore d'à-

voir parcouru cette cité bruyante, dont l'aspect m'était si nouveau, je me sentais entraînée au sommeil , et comme bercée au milieu des tableaux qui m'avaient frappée dans le jour. Je voyais le Rhône se répandre et fuir sous les ponts

jetés hardiment sur lui; je voyais les maisons, d'une hauteur prodigieuse, qui s'élèvent sur ses bords et le dominant avec tant de majesté^ je voyais les nombreuses fabriques semées à l'autre

rive , qui font prévoir une ville nouvelle, prête à saluer celle qui lui donne la naissance : immobile, j'errais, les yeux fermés, sur les bords vivans

de la Saône y cette Saône^ lente dont les eaux sont jaunies par un sable qui recèle Tor^ et qui restitue chaque siècle quelques vestiges de TAntiquité cachés dans son vaste sein.

Mon imagination^ ralentie par l'influence de ce fleuve paisible^ planait^ comme Toiseau des nuits, sur les collines vertes qui le surmontent et l'abritent dans toute sa longueur. Déjà je ne voyais plus qu'à peine la chapelle aiguë de Fourvières, les maisons gothiques et noires, entassées au pied des rochers, qui y semblent incrustées , et dont les murailles épaisses, sombres et hardies, gênent la respiration du passant qui les regarde. Leur effet est surtout étrange à la lueur des lumières qui se réfléchissent et tremblent dans les flots. Je n'apercevais plus qu'à travers un nuage Thomnie de la roche, et le vêtement bizarre dont il est affublé, tenant depuis les anciens jours sa grande lance dans sa main de bois, et son casque de fer sur

sa tête chevelue^ ce qui n'empêche pas les jeunes filles de lui jeter un regard doux et reconnaissant : car ce bon chevalier, en terminant sa carrière aventureuse, a fondé,

fanal en main^ répondit^ comme avec un porte-voix : a Le feu est à Bellecour, au numéro quarante^ et du côté du « Rhône. » Et, reprenant haleine il if enfuit pour lancer avec plus de force devant lui, ce mot fatal qui paraissait éclairer l'obscuritédes rues.

Au même moment^ toutes les cloches s'ébranlent el lui répondent; elles frappent l'air de sons précipités et funèbres; elles portent partout cette effrayante nouvelle; elles demandent du se-

cours^ et semblent aussi crier au nom du peuple : «Au feu! Au feu I» Les portes de THôtel de Ville s'ouvrent avec fracas. Les chefs de l'autorité commandent ou retiennent l'élan d'une garde émue et nombreuse. Les torches allumées voltigent avec des pompes qui palaissent avoir des ailes comme les hommes qui les font rouler. La population entière est debout et se précipite où la flamme montre sa rougeur menaçante. J'étais clouée à ce spectacle par la terreur et par l'admiration d'un mouvement si rapide et si peu confus; et^ quoique ma langue fût desséchée , je me surpris criant vers Bellecour avec une sorte de délire: « Voilà, voilà du secours! »

En cet instant^ j'entendis frapper vivement à ma porte. C'était une jeune femme qui me dit d'un accent effrayé: a Oh! Madame ! ou disent-ils qu'est le feu ? mon Dieu! « madame, ouvrez-moi! » Le tremblement de cette voix douce me donna la hardiesse d'ouvrir: je vis entrer une femme 'pâle et charmante; car toutes les fenêtres ouvertes donnaient un air d'illumination à cette scène d'effroi^ et éclairaient toutes les figures.

« Voyez-vous? répéta la jeune femme; savez-vous de quel côté? — ABellecour, répondis-je vivement. — Oh! . merci; reprit-elle , ma mère en est loin , et mon mari sera du moins tranquille sur moi, car il y est déjà.» La frayeur décolorait ses lèvres. Je jetai mon schall sur ses épaules nues, et je l'entraînai vers. la fenêtre, d'où j'observai le même mouvement, cet ordre empressé, ce calme actif qui rassure, qui contente les battemens impatiens du cœur: on sentait Dieu dirigeant des hommes.

Les pompes se succédaient avec une si incroyable vélocité qu'en une demi-heure les flammes épaisses, ces tourbillons rouges qui s'élançaient dans les ténèbres, y rentré-

rcDt étouffés par l'eau qui les sucmoillait. Il semblait que les deux fleuves réunis se soulevassent pour inonder ce fléau brûlant.

Des nuages noirs attestèrent que la fumée seule se ioulait sur la maison sauvée. L'incendie expira; et les hommes, lialetaux , couverts de sueur, ramenèrent en triomphe les pompes libératrices dans l'enceinte où laprudence des magistrats les reutérme , et où elles devienoent chaque moisles objets delà surveillance la plus minutieuse, la plus nécessaire à la sécurité de laDt de familles presséci

Eufin les portes de l'Hôtel de Ville sont closes; tes

'■""■•"" armés se retireot en silence. Le peuple se dis-

va réparer ses forces pour les travaux du lende-

Entôt toute la cité tranquille est replongée dans

iid sommeil.

uu miracle? djs-je à la jeune femme. — Non, réle en souriant : ils s'aident entre eux comme uti abeilles cou rage uses .Tous ces hommes sont uni.s ^me lien. Le danger d'un seul frappe au cœur de

^ 505 cc{

tous; et le moindre cri d'alarme les éveille et les rallie à la fois pour sauver leur frère , qui demain aussi volera à leur secours. »

I.e D^riche et le Ruisseau

Le Ter luisant

Le Papilbn malade

Le Sage et les Dormeu-\$

Le Pclit Ambitieux

Le pclit Peureux

L'Eïlée

Les deux Mères

Le Rère de mon enCant

La Giilriaiide de Riue Mniie 151

U Viwu frieuT du Bhàie 139

Suile du Vietii crirur du RltAue US

i lues Eafaru 155

L« Soniiucil de Julien 167

U Veillée du «iègr* 171

ChanI d'uite joute EscISTe 175

Le Bcrreau d'HéInie 179

Les deux Ainiliés 187

L'Hiroudelle et le Rusugnot 195

Le petit Artliiir de Bretagne 30(.

Conte imité de t'Ambe 309

U Mmiche bleiie SIS

L'Écolier 231

Cwiie d'Enfant 339

Le Pélican ou le> deux Mèrea 337

Le petit Menlenr 246

La Sourî* chez uu Juge 355

Lm deun Al>eilie8 301

Le Soir d'été 269

Une Mère. 375

Le Philosophe uns le UToir 383

L'Incendie..', 397

jUL d - ia4i

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/amesjeunesamisoovalgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.